Directeur :
Antoine TURMO
Adresse : VIe Union Régionale C. N. T.
Bourse du Travail
Place Saint-Sernin
TOULOUSE (H.-G.)

ABONNEMENT
Annuel .. .. 20,00 NF
Semestriel .. 10,40 NF

ESPOIR

CNT AIT

HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION RÉGIONALE DE LA C. N. T. F.

N° 50 — 16 décembre 1962 — Prix : 0,40 NF

Editorial

ACTUALITE ESPAGNOLE

La Phalange et l'opposition

PARMI toutes les nouvelles de ce monde qui se débat dans le cercle infernal de ses contradictions et des impasses où il a été amené par ses dirigeants politiques, c'est encore d'Espagne que peuvent être tirées des informations ouvrant d'intéressantes perspectives.

On a tant parlé de Cuba, sans se soucier du vrai problème : celui du peuple cubain, victime négligéable d'un jeu où il sera le premier à en mourir; où il est déjà le premier à souffrir de la faim, de l'esclavage moral imposé par les russes ! Car les uns condamnent le peuple cubain à mourir de faim, parce qu'il a voulu secouer le joug du capitalisme colonialiste anglo-saxon; les autres le condamnent à se soumettre à la dictature de ceux qui, en echange d'aide, exigent toujours la même chose : les leviers de commande politique.

On a tant parlé du conflit sino-indien; du Marché commun et de ses démêlés avec le Commonwealth; des élections en France ! Et on a si peu parlé de la répression en Espagne; de la lutte du peuple espagnol pour se libérer ! Et on le comprend : la Péninsule Ibérique ne gêne pas les grands de ce monde; Franco n'est pas un obstacle pour les intérêts de tel ou de tel groupe de forces économiques. Que les espagnols aillent en prison ou qu'ils se battent comme ils peuvent pour en finir avec la dictature qu'ils subissent depuis il y aura bientôt 24 ans, cela ne change, paraît-il, rien à l'échiquier mondial.

Et pourtant, si l'on ne se faisait pas sourd et aveugle à tous les vrais problèmes qui intéressent l'avenir de l'humanité, on pourrait voir que ce qui est l'enjeu de la lutte en Espagne, dépasse de beaucoup le seul cadre de la société espagnole contemporaine. La chute du franquisme entraînerait in-continenti celle de Salazar au Portugal et aurait des répercussions universelles, par son rétentissement mondial et parce que toutes les données de la situation politique internationale s'en trouveraient modifiées.

Le monde, qui glisse chaque jour davantage vers la droite où vers un centre doite, se redresserait brusquement, devant un fait que couperait les vivres et priverait d'un champ de manœuvre à beaucoup de gens employés à nous ôter chaque jour un peu plus de liberté et à menacer chaque jour un peu plus notre tranquillité.

La tête de pont de la réaction mondiale qu'est l'Espagne franquiste, serait alors fermée à tous les nazis, à tous les fascistes, à tous les O.A.S., les oustachis, les péronistes, les batististes et à toutes les espèces de dictateurs qui aujourd'hui y trouvent gîte, accueil et moyens pour déployer leurs activités malsaines.

A part cela, et objectivement parlant, le panorama de l'Espagne est pour le moins curieux. La Phalange a amorcé une très singulière campagne démagogique d'obstruction systématique et sournoise. Un des aspects de cette campagne, est le sabotage qu'elle pratique autour du renouvellement des Chambres de Commerce. D'autre part, le ministre « Secrétaire National du Mouveemnt » — Solis Ruiz — le jour de la commémoration du 29e anniversaire de la création du S.E.U. — Syndicat phalangiste universitaire — a mis en évidence qu'il y a des divergences au sein de la Phalange : « Il est regrettable — a-t-il dit — qu'il y ait beaucoup de camarades qui se trouvent en marge d'une collaboration avec notre politique par fatigue, par désillusion ou pour de tout autres motifs; cette attitude de désistement contraste avec l'unité des groupes de pression que nous avons en face, fermes dans leurs buts et avec une aspiration suicide à une multiplication des partis que le monde d'aujourd'hui, donnat la raison à nos doctrines, commence à considérer comme anachronique ».

Qu'est-ce que cela veut-il dire ? Que la Phalange amorce-t-elle un virage contre la « droite » ? Mais, quelle est donc la « droite » de la Phalange ? Les monarchistes ? Ceux qui ont stoppé la démagogie phalangiste, qui s'obstinait à réclamer une « révolution » fasciste, avec tout ce que le fascisme peut comporter de promesses d'amélioration de la condition ouvrière ? Est-ce que Franco, secrètement, déchaîne à nouveau les « fauves » de la Phalange, les « rojillos », pour faire peur à ceux qui voudraient un « changement de structures », limité essentiellement au départ du dictateur ?

Personne ne saura jamais combien de cartes joue Franco. Il est peut-être derrière ceux qui s'efforcent de trouver une formule qui permette à l'Espagne d'entrer dans le Marché Commun, sans toucher à aucun des privilèges ni à aucun des intérêts du franquisme, à moins qu'il ne soit derrière ceux qui grognent et qui menacent, réclamant un retour aux principes PURS de la « Cruzada ».

— ◆ —

En tout cas, l'opposition, malgré les emprisonnements, malgré la répression, malgré les menaces du régime, ne reste pas inactive et muette.

Elle parle de nouveau par la voix des explosifs. Des bombes ont explosé à Madrid, à Saint-Sébastien et à Valence. Pas de victimes, mais sans doute le gouvernement comprendra que l'opposition ne renonce pas à agir. D'autres innocents paieront sûrement « pour l'exemple ».

Mais quand la haine, l'exaspération, le désespoir sont plus forts que la peur, un peuple devient mûr pour la liberté. Les despotes n'ont qu'à s'en aller.

L'AUTODÉTERMINATION

Voici un nom dont on parle beaucoup et qui est devenu, dans un certain sens, symbole de liberté. L'autodétermination a été, pour l'Algérie, le chemin de l'indépendance —qui n'est pas toujours celui de la liberté— et nous lisons et entendons assez souvent, qu'il faudrait que les pays de l'Est aient la possibilité d'autodéterminer librement leur destin politique. On en parle aussi, bien que moins souvent, lorsqu'il s'agit de l'avenir des peuples soumis au colonialisme ou à des dictatures blanches, comme par exemple celle de Franco, sans que pour autant cet avantage leur soit accordé autrement que par des souhaits plus ou moins sincères, qui, tout au moins jusqu'à présent, ne sont que des mots vides et sans aucune suite en ordre à leur application.

L'autodétermination du destin politique en tant que libre choix d'un système de gouvernement, n'est pas à dédaigner si el'e pouvait s'appliquer aux peuples soumis. Elle leur permettrait, peut-être, de sortir de l'ornière, de voir l'avenir sous des couleurs plus agréables et de reprendre un peu plus de goût à la vie. Mais, quoi qu'il en soit, décider d'un système de gouvernement, avoir le droit « d'accepter » la manière d'élire un Président, ou bien encore être consulté sur un article de la Constitution ou de la loi électorale sur des bases qui limitent le choix au minimum et n'accordent aux masses aucune initiative, n'est pas le chemin le plus court pour en arriver au stade de l'autodétermination capable de tracer un avenir plein de dignité et de bonheur, dont pourraient bénéficier tous les peuples de notre petite et si peu reluisante planète.

Aujourd'hui il est à la mode de poser aux peuples certaines questions et de prétendre, ensuite, qu'ils sont pleinement souverains de leur destin. De là à dire qu'ils l'ont vraiment tracé, que tout ce qui se fait répond à leurs souhaits les plus intimes et qu'ils sont, par conséquent, des peuples heureux, il n'y a qu'un pas que les gouvernements au pouvoir franchissent allègrement, ce qui semble leur donner bonne conscience et leur permet de s'entourer d'une auréole démocratique qu'ils sont bien loin d'avoir mérité.

Pour que les peup'es soient vraiment souverains et les véritables maîtres de leur destin, il faudrait s'y prendre tout autrement. Tout d'abord, ils ont le droit : on ne leur donne pas. De plus, ils ont le droit de tout décider, et non pas seulement celui de répondre aux questions qui leur sont posées sous des formes froides, limitées dans sa portée, et, en tout cas, sans qu'elles comportent une seule petite chance d'améliorer positivement leur avenir. On les consulte sur des questions futiles qui n'engagent pas le système, qui ne mettent pas en danger les privilèges, qui n'ouvrent pas des perspectives vers le progrès social et c'est sur la base de ces consultations que l'on se permet d'affirmer, sans rougir, que le peuple est souverain.

Les questions à poser ou sur lesquelles les citoyens devraient avoir la possibilité de se manifester pour faire accepter et appliquer leur point de vue, on ne les voit nulle part. Il est exclu, par exemple, qu'un gouvernement quelconque s'adresse à nous pour nous demander : N'estimez-vous pas que tous les milliards que nous gaspillons en armements devraient être destinés à améliorer le sort des vieux travailleurs ? Ne pensez-vous pas qu'il serait sage de rendre définitivement tous les soldats à la vie civile et de transformer les casernes en hôpitaux modernes, en dispensaires, en écoles ou en Centres de Formation de la jeunesse ? Etes-vous d'accord avec une plus juste distribution du revenu national ? Accepteriez-vous que tous les jeunes, riches ou pauvres, aient exactement les mêmes possibilités en ce qui concerne la continuation de leurs études jusqu'au plus haut niveau d'enseignement ? Etes-vous pour la suppression des impôts ?

Arrêtons-nous là et tirons-en des conclusions : l'autodétermination véritable, juste, démocratique, celle qui permettrait aux citoyens de tous et de chacun des pays de tracer leur destin vers le progrès, le bonheur, la justice sociale et la paix, est loin d'être la réalité d'aujourd'hui. Jusqu'à présent, il ne s'agit que de simulacres plus ou moins réussis, et si l'on ose en parler comme étant de la démocratie pure, ce n'est que dans la mesure où, parfois, on a le choix entre deux alternatives, dont l'une, par la force des choses, est moins mauvaise que l'autre.

Et c'est à chacun d'entre nous de jouer pour qu'il en soit autrement...

Paris, décembre 1962.

A. TARRAGO.

C'est le moment de me faire belle...

Dans le meilleur des Mondes

PETITES NOUVELLES DE PARTOUT

ATTENTATS A LA BOMBE EN ESPAGNE

Madrid. — Une bombe de fabrication locale a fait explosion aux premières heures de la matinée devant un immeuble du ministère des finances dans le centre de Madrid.

La déflagration a brisé quelques vitres, sans faire de blessés.

Selon les autorités, cet incident entrerait dans le cadre d'une campagne déclenchée depuis quelques jours par des éléments antigouvernementaux. Des bombes ont déjà fait explosion hier, à San Sebastian et cette nuit à Valence.

C'est une façon comme une autre de faire du bruit.

⁂

CHARGE DE PLASTIC DEVANT UNE PRISON DE LISBONNE

Une charge de plastic a fait explosion hier matin devant la grande porte de la « Penitenciaria », la principale prison de Lisbonne. L'explosion, d'assez faible puissance, n'a fait que de légers dégâts matériels.

C'est le deuxième attentat au plastic commis à Lisbonne en moins de vingt-quatre heures.

Voilà qui est bien aussi.

⁂

LA PRESSE ESPAGNOLE SE FELICITE des excellentes relations entre Paris et Madrid

Madrid. — La presse espagnole tout entière commente ces derniers jours la cordialité des relations hispano-françaises, « qui traversent une période excellente », selon les propres déclarations du ministre espagnol des affaires étrangères, M. Castiella.

Ici, on l'ignorait. Mais chacun sait que le dernier à connaître son malheur, c'est le mari cocu.

En tout cas, « par leurs fruits tu les connaîtras », dit la Bible.

⁂

VOCATION DE GRANDEUR

De Gaulle à la couverture de « Time » pour la septième fois depuis le 4 août 1941. L'hebdomadaire américain consacre un article à la France intitulé : « Vocation de grandeur ».

Un mètre 92 ce n'est pourtant pas une taille négligeable !

⁂

CONGRES DU P. C. TCHECOSLOVAQUE : TRENTE PERSONNALITES REHABILITEES

Prague. — « Plus de trente personnes jugées entre 1949 et 1954 ont été réhabilitées » a déclaré aujourd'hui le président Novotny, chef du P.C. tchécoslovaque à l'ouverture du congrès du parti communiste de Tchécoslovaquie.

M. Novotny n'a pas précisé quelles étaient ces personnalités condamnées du temps de Staline et qui ont été réhabilitées.

On ne dit pas cependant si cela les a ressuscitées.

(Suite en page 2.)

COMMENTAIRES

DIA TRAS DIA

ELECCIONES

HACE días pensábamos dedicar unas líneas a comentar las últimas elecciones de que hemos sido testigos. Otros temas de actualidad han ido retrasándonos en un comentario que estimamos útil.

Otros han extraído ya consecuencias de la última consulta electoral celebrada en Francia. Las que nosotros queremos extraer son de otro orden.

Los primeros a extraerlas son los propios derrotados. Hemos leído un artículo de Servan-Schreiber, que no ha salido diputado, en el cual pone el dedo en algunas llagas. Pero hay otras conclusiones a extraer, evidentemente.

La C.N.T. es apolítica y anti-política. Es decir, no cree en la eficacia del sufragio universal ni en la libertad y garantía de elección alguna. Pero ello no es en los militantes confederales y libertarios una actitud cerrada e intransigente... Ha habido momentos en España, en que la C.N.T., sin creer en las elecciones y sabiendo que ellas son un enorme engaño para los pueblos, ha dejado en libertad a sus afiliados para que votasen. Es más, del millón de afiliados que la C.N.T. ha tenido en España, la mitad, que no eran, ni mucho menos, ni anarquistas, ni sindicalistas revolucionarios, sino obreros deseosos de mejorar su condición social y que en la C.N.T. se sentían defendidos e interpretados, es casi seguro que tomaron parte en todas las elecciones. Decir que es a causa del apoliticismo de la C.N.T. que ganaron las derechas y que pudieron imponer el bienio negro, con la conjunción C.E.D.A.-radicales, es olvidar el verdadero panorama político de España en la época. Sería igual que hoy afirmásemos que el 29 % de abstenciones registradas en Francia, es debido a las campañas anti-electorales del «Monde Libertaire» o del «Combat Syndicaliste». Teníamos, es innegable, mayor influencia nosotros en España entonces que en Francia tienen los compañeros sindicalistas y libertarios en la hora presente, pero la realidad de ayer y de hoy es muy otra: es la que vé a medias Servan-Schreiber y la que hay además de la por él vista.

Si las derechas ganaron en 1934 en España, y en 1962 en Francia ha ganado el centro-derecha, es porque las izquierdas han cometido un tal cúmulo de errores, que han dejado de ser garantía de progreso, de prosperidad y de democracia para el pueblo. Es porque, defendiendo los intereses del capital y la continuidad del Estado, han perdido de vista que debían defender, sobre todo, los intereses del pueblo y más especialmente los de la clase trabajadora.

Esa pérdida de confianza en la gran masa — pérdida de confianza en un socialismo a lo Lacoste; en un radicalismo a lo Edgar Faure o a lo Gaillard — es una de las causas. Pero la principal no es todavía esta. Hay otra, a través de la cual el truco y el engaño de toda elección aparecen a la vista. Si el señor Debré — por cruel ironía de la suerte vencido en unas elecciones que son el fruto de su obra — no hubiese redistribuído las circunscripciones en Francia de tal forma que se ha hecho imposible la acumulación de votos comunistas y socialistas en determinadas zonas, jamás la U.N.R. hubiera alcanzado 250 diputados y jamás los 4.000.000 de comunistas votantes hubieran reunido únicamente — y aún ha sido este año prodigio — una cuarentena de diputados. Hasta es milagro que en esta nueva Cámara haya sesenta diputados socialistas y cuarenta comunistas. Las cosas estaban preparadas de forma que el fraccionamiento de los votos diese resultado mucho más exíguo.

En el viejo refranero español, tan lleno de buen sentido, hay un adagio que dice: «Hecha la ley, hecha la trampa». Ninguna elección, si se deja al Poder organizarla, es libre ni exacta. Hay mil maneras de mistificar los resultados.

Y no hablemos de los «lavados de cerebro» y los «rellenos de cráneo» que han producido monstruosidades históricas: las elecciones alemanas que dieron el triunfo a Hitler, por ejemplo. Por eso, cuando se habla de elecciones libres y de plebiscitos a través de los cuales los pueblos pueden autodeterminarse, sonreímos.

El sufragio universal es el principio sobre el cual se levanta todo el edificio de la democracia. Pero es que los que no son demócratas, de la misma forma que han trucado al sindicalismo, haciendo de él un sindicalismo de Estado, han trucado el sufragio universal, haciendo de él la base de su propia política personal y reaccionaria. Antes que Hitler, antes que otros que no son Hitler, utilizó ya el procedimiento con éxito Luis Napoleón Bonaparte.

Así pues, no nos hagamos ilusiones sobre la eficacia de ninguna práctica electoral, ni nos creemos complejos de culpabilidad. La reacción triunfa, allí donde no hay un pueblo que le hace frente con algo más que con una papeleta de voto. La reacción triunfa, allí donde las izquierdas han perdido contacto con el pueblo y han cesado de ser las defensoras de sus derechos y de sus aspiraciones morales y materiales.

Y más todavía en pueblos y en momentos en que lo concreto, lo práctico, lo útil, lo efectivo, prima sobre todo romanticismo, sobre toda demagogia y sobre todo fuego de artificio verbal. Aquel que sepa hacer algo, tiene y tendrá hoy mucho más predicamento entre las multitudes que aquel que exponga bellos principios teóricos, pero que, a la hora de la verdad, sea incapaz de resolver los problemas.

Aunque remedemos a muchos que nos han precedido — la historia es un recomenzar eterno — la realidad primera, sobre la cual todo se levanta, es la Acción. Después el Verbo. Y el elemento esencial de toda acción es el Hombre, su voluntad creadora, sus necesidades y sus deseos. Aquel que le ayude a mejorar su condición, que le ayude a resolver sus problemas, que le ayude a satisfacer su aspiración constante: la igualdad y el bienestar entre todos los hombres — aquel será el que sabrá marchar «en el sentido de la historia».

Federica MONTSENY

Marginales

KINDELAN Y EL PROCESO FERRER

Conocemos esa técnica psicológica que tiende a fijar en la atención el impacto de una idea en torno a que lo que se desea tome carácter adquisitivo, en el sentido de lo comercial: Carteles luminosos, reclamos murales, dando a conocer el slogan anunciador de tal o cual producto. Primero es la mirada indiferente la que resbala sobre el anuncio. Pero, a fuerza de ver, o de oir, la misma cosa, a la postre puede la curiosidad cuajar en la mente el anhelo adquisitivo, que es, en definitiva, lo propuesto.

Traspuesta, por asociación de ideas, la técnica psicológica a lo que es propio del proselitismo, dentro de nuestro ideal de ácratas, teniendo en cuenta, a los efectos de la propaganda, el factor psicológico susceptible de llamar la atención, obviado es decir cuán laudables pueden ser los resultados. Es lo que, hace ya tiempo, un compañero francés, un tanto original en sus cosas, pero dotado de energía e inteligencia singular, Albert Libertad, reflejó de mano maestra en uno de sus trabajos periodísticos: Aducía que si en lugares de tránsito, calles, plazas, paseos, aparecieran, con estudiada insistencia, carteles pegados o escritos murales reflejando, con expresivo laconismo, pensamientos anarquistas, ello crearía, en la mente de no poca gente, a manera de una obsesión determinando el pensar, el tener en cuenta características ideológicas para ellos no conocidas, o relegadas al olvido de lo considerado intrascendente.

La agitación, la tremolina protestataria desencadenada en Italia contra el tiránico régimen hoy imperante en España, ha venido dando margen a los consiguientes comentarios de prensa y noticiarios radiofónicos. Una vez más se ha airead o el problema del fascismo ibérico. De ahí que, por parte de las «plumas pagadas», de los «botafumeiros» del franquismo se haya buscado, como siempre, justificar con pobre y ridícula argumentación, lo injustificable.

Ya es sabido que los generales mueren en la cama; Kindelán, hasta que le llegue su hora, estima que es deber de los viejos orientar a los jóvenes. Habida cuenta de que el militar en cuestión pertenece a la fauna que Bagaria y Félix Lorenzo, con donosura, adjetivaban de «cavernícolas», ya es de comprender la orientación que puede darle a la juventud. Aludiendo a lo de Italia, el hombre lamenta el que «una campaña sistemática antiespañola persigue a nuestra patria a lo largo de los siglos. «Botón de muestra de indudables majaderías es lo que sigue: «Es difícil explicar por qué motivos soportamos hoy un recrudecimiento en la hostilidad contra España justamente cuando atravesamos un período de mínima fortaleza de España.»

Afortunadamente, hay en España juventud estudiosa que, de serles posible hacerlo, de vivir en país donde existieran libertades cívicas, públicamnete le darían la réplica adecuada a Kindelán. Fácil les sería, de haber libertad de prensa, mostrar de un modo irrefutable los orígenes y motivos de la «leyenda negra». Evidenciar como ha ido tomando cuerpo en el país un estado de atraso, de decadencia. Y sabe esa juventud estudiosa que no es menester atenerse a lo dicho por los extranjeros. Conocen las opiniones de Baltasar Gracián, de Saavedra Fajardo, de Jovellanos. Lo dicho por Joaquín Costa, por Angel Ganivet; lo manifestado por los escritores de la llamada Generación del 98; lo que dejó escrito Ortega y Gasset. Saben más aún esos jóvenes: Que de aflojarse un tanto el régimen de mordaza que se sufre, tomarían mayor relieve las opiniones de muchos intelectuales que ejercen funciones docentes y que hoy tienen que poner sordina a lo que dirían a viva voz.

Kindelán, que por el estilo de las pocas frases citadas, evidencia hasta donde puede llegar su cacumen, sale del paso, tras las consiguientes lamentaciones, sacando a colación la masonería, el comunismo, la envidia que a España le tienen las otras naciones, etc. En fin, lo que hacen todos, con más o menos argucias, cuando tratan de justificar todas las tropelías propias del régimen.

Lleva por título el trabajo del citado militar, flamante mentor *de la juventud: «El caso Ferrer, vivido por mí en París», insertado hace unas pocas semanas, en «ABC» de Madrid. Su lectura me ha inducido a escribir las presentes líneas, más que otra cosa, para hacer una constatación: el valor incuestionable de la propaganda, de la agitación. El indiferente abre con ello las entendederas, y el enemigo* acusa el golpe, *que es, en suma, lo que interesa.*

Tras de aludir a la agitación (no antiespañola, *como él y sus secuaces repiten con estúpida machaconería en tales casos, sino* antifranquista. *cosa bien distinta) habida en Italia, Kindelán se refiere a la agitación promovida con motivo del proceso Ferrer. Dice que, comisionados por el Gobierno, él y el coronel Vives salieron de España, rumbo a la capital francesa, para recibir un globo dirigible, adquirido a la Sociedad Astra, de París. Voy a citar un párrafo harto elocuente; pero antes vale la pena destacar la pobreza mental, o la chochez, de ese señor militar. Al llevar metido en el meollo el coco comunista, cosa corriente en nuestros días, olvida que en el año 1909 no existía el fantoche comunista, del que hoy se hace tanto uso y abuso, unas veces dando en el clavo, y otras en la herradura. He ahí el párrafo en cuestión:*

«Esta campaña masónica-comunista la soportamos Vives y yo en uno de sus focos más exaltados, París, y en Meaux, ciudad situada a sesenta kilómetros de París, donde se verificaban los ensayos de recepción del dirigible. Con amargura y rencor recuerdo los malos ratos que pasamos, teniendo que soportar a todas horas injurias contra nuestra patria en la Prensa, en pasquines en las paredes, en manifestaciones agresivas contra nuestra Embajada y en conversaciones particulares.» Dice además: «Nosotros nos convertimos de pronto en dos salvajes crueles e inhumanos, atrasados e ignorantes, incluso para nuestros amigos y conocidos. Nos habíamos hecho amigos de numerosos oficiales de un regimiento de Húsares que guarnecía Meaux, y notamos que de pronto aún los más amigos esquivaban nuestra conversación en lo posible. Dentro de la misma casa Astra encontramos dificultades en su resistencia a pintar nuestros colores nacionales en los timones del globo; con los directores de la sociedad tuvimos graves altercados.»

Lo citado evidencia que fué posible, en ocasión del proceso Ferrer Guardia, crear un clima psicológico que en verdad originó serias dificultades a quienes, en uno o en otro aspecto, llevaban representación del régimen que hizo fusilar al fundador de la Escuela Moderna.

Cuando se insiste en brindar apoyo, por parte de organizaciones sindicales obreras de una evidente potencialidad númerica, al proletariado ibérico, que hoy sufre las consecuencias de brutales dictaduras, cabe el que se pongan de manifiesto diversos puntos de mira, cenidos a la realidad. Entre ellos, no puede ser desplazado el significar la importancia de esa especie de bloqueo moral, *que, según el propio fascista Kindelán, les hacían por doquier, a quienes, cuando el proceso Ferrer, llevaban la representación oficial de un gobierno reaccionario.*

No faltan motivos para que, con respecto a España y Portugal, se cree, socialmente hablando, un clima psicológico de repulsa y boicot moral y económico. Un clima psicológico con la necesaria continuidad para herir el propio corazón del régimen. Ahora que, ya la experiencia nos va enseñando que así como no todo lo que brilla es oro, tampoco es siempre real, eficiente, y contundente, el apoyo de organismos millonarios en efectivos.

FONTAURA.

AL FILO DEL CIERZO

Una nueva esperanza cada mañana. Una nueva. Eso es vida y juventud. «¿Perdiste toda esperanza? He ahí el infierno» —dijo El Dante.

La esperanza es un sol que alumbra para todos, incluso para los desesperados. Si no fuera por este sol que todo lo vivifica, el mundo no existiría; sería una nada desconocida e insensible.

Inconscientemente el niño siente la potente acción de la esperanza que día a día robustece su organismo y lo recrea, aún en los medios más pútridos que imaginarse pueda o colocado frente a obstáculos que de otro modo serían insalvables. El pájaro entona su canción de vida renovada, desde la verde rama, por donde circula la savia natural.

Los que confían en la ley, en el puñal y en las infinitas cadenas que impone una sociedad injusta, han perdido la esperanza y la confianza en sí mismos, la que es imprescindible para alcanzar la felicidad individual y colectiva.

¿Por qué hay dolor en el mundo? Porque abundan en él los desesperados. Imposible concebir de otra manera, los innumerables crímenes de Estado, las destrucciones de vidas en masa, los sádicos procederes de los representantes del poder y la riqueza acaparadas. El virus destructor de los inquisidores de todos los tiempos no es más que el horrible resumen de la desconfianza elevada a un grado de desesperación. No de otro modo en Toledo y en el nombre de un infierno en el cual no se creía, ideaban torturas como la del Pozo y el Péndulo, de las que Edgar Poe nos hablara, y las cuales, en verdad, harían muy llevaderos todos los suplicios del imaginado infierno. Sin duda que es imposible creer en NADA, cuando se siente un sádico placer por la tortura de un semejante, no importa en nombre de qué pretenda justificarse el hecho.

Ese garrote vil, ferozmente traído a la época moderna por los cruzados *en España, por ejemplo, es síntoma indesmentible de la infernal desesperación en que han caído gran número de gentes envenenadas por el ambiente de odio que sufrimos. No basta decir que no tienen justificación sus monstruosos abusos; es preciso esforzarse por hacer luz en medio de tan negras tinieblas, si realmente deseamos obtener seguro éxito para nuestros anhelos de bondad, de solidaridad y altruismo. Pero no ha de ser cediendo ni un ápice a la maldad, como conseguiremos nuestro objetivo. Es preciso hacerle frente con todas nuestras energías y sin titubeo de ninguna especie. La desesperación tiene su propio lenguaje y desconoce todos los demás, especialmente el lenguaje del amor. Conocemos ésto y es lo que más nos duele, por ser nuestro mayor impedimento. Está demostrado que los vándalos no se rinden a las buenas palabras y ni siquiera a las buenas acciones.*

Hemos de ser firmes en nuestra esperanza de manumisión, pero sin olvidar que las cadenas sólo se trizan a golpes de martillo. Lo uno no contradice a lo otro y sólo un vigor conquistador destruirá las murallas del derrotado Jericó.

Cosme PAULES.

Dans le meilleur des Mondes

PETITES NOUVELLES DE PARTOUT

(Suite de la page 1.)

IBN SEOUD D'ARABIE A LA CLINIQUE EN SUISSE

Lausanne. — Le roi Ibn Séoud d'Arabie, 63 ans, a été hospitalisé lundi dans une clinique de Lausanne, où il va subir un examen approfondi, sous la direction du professeur Vanotti.

Selon des rumeurs provenant de la clinique, la santé du roi, presque aveugle, serait assez chancelante et les médecins ne peuvent qu'émettre des pronostics pessimistes.

C'est un des hommes les plus riches du monde...

REPORTAGES

Bajo la Cruz del Sur

Sangre proletaria

Por Javier de TORO

Dígase lo que se quiera, a nosotros nos duele esta sangre derramada por la violencia gubernamental en acto de represión huelguística. Siendo cenetistas nos duele; y si no lo fuésemos, pese a todos los atenuantes de circunstancia que se pueden alegar, humanamente hablando nos dolería también. Y debe ser doloroso para todo aquél que se precie, sean cuales sean sus opiniones sobre la cuestión social. Seis víctimas caídas en aras de la «tranquilidad», entre éstas una mujer y un niño, todas ellas pertenecientes a la clase sufrida y laboriosa, dan motivo de más para reaccionar contra un sistema autoritario que, pretendiendo ser defensa de la felicidad colectiva, sólo alcanza a posibilitar la paz de los cementerios, cuando es llegado el momento de hacer buenas las promesas.

La huelga del pasado lunes 19 de noviembre, acordada por los dirigentes de la C.U.T. contra las alzas, era en verdad absurda de punta a rabo. (No hay que olvidar que la C.U.T. es, actualmente, un baluarte dominado por el bolchevismo; nada de extraño puede tener, entonces, que, como cualquiera otra acción de masas iniciada por la C.U.T. en tales circunstancias, sea de lo más absurdo o algo mucho peor todavía). Esta huelga lo era porque, cuando fué acordada, las alzas no tenían ya remedio alguno, por cuanto se trataba de un hecho puesto en ejecución con anterioridad por las «autoridades competentes» y que si nada efectivo se hizo para evitarlo cuando quizás hubiera sido oportuno, lógico era suponer y aún aceptar sin discusión posible que a destiempo la acción debía, aparte traer malas consecuencias, resultar completamente nula para el caso.

Pero resulta inútil argumentar sobre los procedimientos bolcheviques en todos los actos públicos y privados de que se sirven de los demás para lograr sus negros fines, porque consideramos obvio a estas alturas imaginar en nadie que no sea un sonso desconocimiento al respecto.

Algo quizás se ignora menos y quedó demostrado una vez más durante los tristes sucesos que nos ocupan, es el hecho de que los bolcheviques se tienen, al parecer, muy bien aprendidas las enseñanzas del capitán Araña, pues si bien empujan a los incautos à la acción, se ocupan muy bien ellos, los incitadores de revueltas a ultranza, de cuidarse las espaldas y resguardarse detrás de los pechos proletarios, especialmente si se trata de lanzar a la muerte a mujeres y niños.

Todo esto es cuestión que duele, por lo trágica, pero no disculpa en absoluto a las fuerzas represivas del Estado que, amparándose en bellas promesas, no trepida en ordenar el ametrallamiento de huelguistas, mucho menos a un sistema de hambre y explotación que es conducente directo de las turbias aguas por donde pierden la vida los inocentes seres cogidos en medio de una máquina tal de mentira y maldad sin nombre.

Conste que no hemos considerado oportuno ni necesario acudir, en el supuesto caso de poder hacerlo, a los registros del P. C. para averiguar si alguno de los caídos en la población obrera J.M. Caro, pertenecían al partido, pues basta saber que se trata de simples trabajadores y los verdaderos bolcheviques dirigen y abusan de la dialéctica del trabajo nada más. Sabemos pues que los empujados a ser pasto de las balas sicarias del Estado «protector» fueron víctimas propiciatorias de intereses bastardos, por un lado, y de una mal constituída sociedad, bárbara y egoísta por otro. Resulta fácil hablar de humanidad, de democracia y libertad, de los derechos de los oprimidos, pero qué difícil es, desde las alturas del poder, ser fiel con tan elevadas premisas. Los ametrallados que nos ocupan son prueba irrefutable de ello. ¿Pero cuándo el privilegio se sirvió de métodos persuasivos para conservarse? Las injusticias sociales hacen de unos, la mayoría, hambrientos, y de otros, unos pocos, los poseedores de todo el poder y la riqueza creada por los que trabajan, pero cuando éstos, consciente u osadamente se deciden a exigir el cumplimiento de las promesas vanas... ya se sabe y se tiene a la vista lo que sucede en todas partes donde el pez gordo devora al chico.

Nadie ignora el favor que las víctimas proletarias han concedido y conceden a las oscuras maniobras del imperialismo bolchevique. Si sólo fuera por ésto era bastante para que lograse imponerse la cordura y una táctica inteligente, cuando de hacer frente a las protestas obreras se trata, en países denominados demócratas, como lo es Chile. Pero las razones de Estado y el privilegio aprovechado e insaciable se impone siempre, hasta hacer perder los estribos a las figuras representativas de «la nación» donde se producen o puedan producirse hechos de envergadura económico-social.

Se parte del principio de la fuerza y las consecuencias son fatales una y otra vez, hasta la saciedad. Es como darle vueltas a una noria interminable de abusos sin remedio posible en tanto existan los amos y los esclavos.

¡Había que ver, porque como quien dice era digno de verse la presencia de la Iglesia, junto con el jefe máximo del socialcristianismo, señor Frei, y otros jerarcas de la política, del poder y la riqueza, durante las misas cantadas por el eterno descanso de las almas de las víctimas de la población M. Caro! Espectáculo digno de la sociedad que nos cobija! Los gordos y rollizos, con sotaña o sin ella, con blusa de comisario o con «tenida» natural, junto a los desheredados de la fortuna, los de abajo, los pobres de espíritu y lo que es peor aún, carentes en absoluto de todo lo que la presente progresista y avanzada sociedad brinda a los que no encuentran obstáculos, ni siquiera de conciencia, para el logro de sus ambiciones. Todos reunidos junto a los ataúdes que guardaban los restos de los inmolados para que todo ello sea posible en plena era atómica, cuando las maquinarias deberían servir para dar suficiente comodidad y bienestar a todos con el mínimo esfuerzo y cuando a pesar de ello vivimos lo mismo o peor que vivían los cazadores de fieras en tiempos de las cavernas o como viven los cazadores de cabezas en las selvas del Ecuador, ni más ni menos que en plena violencia, con la agravante, para nosotros, los «civilizados», de ser, la que nos oprime, completamente injustificada, embustera y devastadora en grado sumo.

Se notará que no hemos utilizado sensiblerías de ninguna especie para tratar un tema de tan honda tragedia como el que nos ha ocupado. La realidad de los hechos y de las cosas sobrepasa todo sentimiento de dolor y se basta a sí sola para hacer reaccionar, a nuestro modo de ver, incluso a los sordos y a los ciegos. Difícil consideramos la defensa del «mundo libre», si en él también se emplean los métodos del mundo esclavo.

Noticias de actualidad

(Del Servicio de Información C.N.T.)

ESPAÑA Y EL MERCADO COMMUN

No es necesario ser muy perspicaz para observar que a la España de Franco le interesa enormemente ser admitida como asociada en el Mercado Común Europeo. Todos los periódicos de España se dedican a poner de relieve cualquier indicio, por insignificante que sea, tendente a favorecer esa eventualidad.

El plan de desarrollo español, con las reformas de estructura para el Comercio exterior que conlleva, tiende a eso; la tan caacarcada y mentida «liberalización» del régimen, tiene la misma finalidad; y el bombo que la prensa está dando a la asistencia de cuatro ministros españoles a la Conferencia de la O.C.D.E., persigue idéntico objetivo. De otra parte se observa igualmente que los periódicos franquistas se amparan de todo signo de expresión exterior que favorezca sus designios, y los explotan al máximo. Lo que sucede es que, hasta aquí, son muy malos los defensores que les salen; júzguese, si no, por la nuestra: «Rivarol», de París, que denuncia la oposición que encuentra la España de Franco para integrarse a Europa, como una maniobra socialista; y «Crizzonti», revista editada por la Pia Sociedad de San Pablo de Roma, que estima «que muchos de los críticos antiespañoles podrían convertirse en turistas antes de hablar, por hablar, de España». A nosotros nos parece que el hecho de ser turista no concede derecho ni autoridad para hablar de España con propiedad. Sólo si los turistas se convirtieran en súbditos españoles y se integraran a la vida del país en calidad de trabajadores durante un par de años, podrían hacerlo.

Si al régimen le interesa tanto asociarse al Mercado Común, nuestro interés debe ser el opuesto. Por consiguiente conviene ser tenaces en la campaña tendente a contrarrestar esos planes, poniendo de relieve que el Plan de Desarrollo Español, es pura fachada; que la «liberalización» del régimen es pura pantomina; que la visita de los cuatro ministros españoles a París, que tanto se jalea en España, ha pasado inadvertida en el propio país en que se ha celebrado la Conferencia y que España tiene derecho, no a asociarse al Mercado Común, sino a ser miembro a parte entera, pero a condición de que se modifiquen las estructuras políticas, económicas y sociales profundamente en España. Y eso no puede hacerlo el régimen franquista.

LAS RELACIONES HISPANO-ITALIANAS

El gesto de los jóvenes libertarios de Milán para salvar la vida del estudiante (no del terrorista) Jorge Conill, tuvo la virtud de crear un ambiente antifranquista en Italia como nunca se había conocido: Protestas de los intelectuales, disturbios en Roma ante la Embajada de España y ante la Santa Sede, manifestaciones de miles de estudiantes en varias ciudades italianas, moción de clemencia aprobada por el Ayuntamiento de Roma y remitida a Madrid, repercusiones del asunto en el Parlamento italiano, manifestaciones y agresiones contra varios consulados franquistas, campañas de prensa contra el Embajador franquista en Italia, por considerar que éste mentía al considerar que la campaña antifranquista era instigada por los comunistas, etc., etc. Las relaciones entre los dos países se han deteriorado, al punto que Franco ha cambiado su Embajador en Roma y que la prensa franquista puso el grito en el cielo, diciendo que en Italia renacía el viejo espíritu antiespañol, del mismo modo que ahora dice que existen manejos antiportugueses por parte de los italianos.

Ya decíamos la semana pasada que no era cuestión de espíritu antiespañol, ni antiitaliano, sino de fascismo y antifascismo. Esta semana podemos aducir varios hechos que abonan nuestra tesis. «Orizzonti», de Roma, defiende las aspiraciones franquistas de cara a la asociación de España al Mercado Común; «Il Quotidiano», órgano de la Acción Católica, minimiza las exacciones del franquismo y denigra al estudiante libertario Jorge Conill; y, por último, «Il Secolo», órgano del Movimiento Social Italiano, que, como es sabido, reune las reminiscencias del fascismo italiano, se dedica en un artículo que reproduce la prensa franquista, a atacar a la República española y a los «rojos», diciendo que en la zona republicana las iglesias fueron convertidas «en salas de baile, baños, oficinas, centros de reclutamiento, checas, cárceles, casas de prostitución, teatros, cines y salas para celebrar mitines».

Difícil, muy difícil nos parece que «los rojos» pudieran convertir las iglesias en todo eso que cita el reportajista de «Il Secolo», pues a la excepción de baños (eso no, pues si las iglesias fueron baños sus pastores serían menos negros), todo lo demás es lo que han sido y continuan siendo las iglesias españolas. Mal podía hacerse, pues, la conversión.

¿SOLDADOS ESPAÑOLES EN ANGOLA?

Según ciertas informaciones de prensa, parece ser que a tenor del Pacto secreto de asistencia mútua que tienen establecido los dictadores de España y Portugal, Franco ha enviado soldados españoles a Angola, al efecto de respaldar a los portugueses en lucha contra los angolanos que pugnan y combaten por liberarse del colonialismo. El hecho está haciendo mucho ruido y la Comisión de Fideicomisos de la O.N.U. ha tomado en consideración la denuncia y está en curso el estudio y votación sobre un informe que sobre tal caso debe ser presentado en dicha Comisión.

Las tendencias y aspiraciones colonialistas de Franco son evidentes en todo caso, incluso cuando ese colonialismo debe ser ejercido por uno de sus compadres. Téngalo en cuenta Hassan II y no fie demasiado en las buenas palabras y en las promesas del Caudillo o de sus embajadores.

LAS TRIBULACIONES DE UN MINISTRO

El Sr. Fraga Iribarne, flamante ministro de información franquista, sigue sometiéndonos al régimen de la ducha escocesa y poniendo en contradicción sus palabras con sus actos. Un día nos cuenta aquello de «deseamos auténtica, genuina, veraz y abundante información». Y otra vez, esto otro: «estamos decididos a liberalizar la prensa permanentemente». Si hay que liberalizarla, debe ser por que se halla domesticada, teledirigida; ¿no es eso? Así es, en efecto. En España no puede decirse más que lo que al Sr. Fraga Iribarne interesa; no pueden publicarse otros periódicos que los que al régimen interesan. Y, si aparece alguno clandestinamente, se condena a sus autores a 11 años de cárcel. Cuando se le pregunta al ministro si aparecerán nuevos periódicos, contesta que ya hay bastantes y que por ahora no es posible por la penuria de papel que existe. Singular manera es esa de «liberalizar» y de ser objetivos. Y a propósito de la objetividad vale la pena de citar el siguinete suelto de «La Vanguardia», publicado al día siguiente de haberse celebrado las elecciones legislativas en Francia: «Michel Debré, derrotado. — El dirigente gaulliste Michel Debré, ha sido derrotado en las elecciones de hoy, por un comunista con apoyo radical».

Después de esto, que se sabe fué completamente al revés, puede juzgarse del crédito que es posible dar a las calificaciones de comunista que la prensa española atribuye a cualquiera que se muestra disconforme con el régimen, incluso a las afirmaciones de Fraga Iribarne.

Marx et le marxisme

(Suite de la page 1.)

des lois historiques, s'il vient jamais n'est pas encore venu. Peut-être dans vingt mille ans, à condition que la chronique des faits soit strictement tenue, pourra-t-on dégager d'études comparatives quelques données générales, et encore n'auront-elles qu'une valeur fort relative. Devons-nous aussi rappeler que « préhistoire » n est qu'un euphémisme pour désigner l histoire inconnue et qu'ainsi nous ne connaissons, en fait et à peu près, qu'environ la centième partie de l'histoire de l'humanité!

Ce n'est cependant pas sur ces ignorances, ces abus de mots et cette fausse assurance que réside principalement l'erreur, mais bien dans l'arbitraire et la sophistique auxquels le marxisme soumet le déterminisme social.

En affirmant que les hommes ne peuvent être déterminés que par les conditions matérielles et économiques de leur milieu, les marxistes considèrent comme quantité négligeable un des deux éléments du problème; car si l'on doit bien admettre que le milieu est un facteur déterminant, à plus forte raison l'homme, élément pensant, agissant et créateur, l'est également. Si bien qu'en définitive, **tout dépend de la réaction de l'homme dans son milieu et contre son milieu.** Or, l'homme est un être personnel; il n'est ni immuable, ni identique dans le temps et l'espace, il n'existe pas de façon abstraite; il existe l'homme de Néanderthal et celui du XXe siècle. Le Chinois du Xe siècle et le Toscan de la Renaissance, l'Arabe du VIe siècle et le Canadien du XVIIIe, le Papou et le Holandais, etc— Encore toutes ces catégories sont-elles un complexe de contradictions.

Ainsi, à la base même du déterminisme marxiste, se rencontre une erreur d'optique intellectuelle qui, dès l'abord, fausse ses observations.

(Suite et fin au prochain numéro)

CALENDARIO PARA 1963

Se ha puesto a la venta el Calendario de S.I.A. para 1963.

Es el más original de cuantos han aparecido. En él la joven artista Diana Tudela pone en evidencia la constante superación de su estilo.

Los textos que acompañan los dibujos son asimismo un acierto, pues a través de ellos conocemos los mejores pensamientos de Victor Hugo y de Tolstoy, las más hermosas imágenes poéticas de Shakespeare y de García Lorca, las más bellas ideas de Andersen.

Todo aquel que lo adquiera, lo hará adquirir a un amigo o a un conocido.

Dos ediciones: una en francés y otra en español. Al formular los pedidos, que nadie olvide indicar el idioma en que lo quiere.

Precio : 2,50 NF.

Pedidos: Consejo Nacional de S.I.A.. 85, rue de la Concorde. Toulouse.

Giros : Solidarité Internationale Antifasciste, C. C. P. N° 1230-50, Toulouse.

COLLABORATION

Comentario

Asi rueda la bola

SABIDO es que la memoria es una de las más preciosas facultades que la Naturaleza dispensa a los seres humanos, pues merced a tan extraordinaria potestad, por medio de la cual se retienen las ideas y se recuerda lo pasado, nos permitimos, en un momento dado, hacer desfilar por la pantalla de nuestra mente las imágenes de las cosas que más firmemente grabáronse en nosotros. Así, por ejemplo, quien haya estudiado Historia de España recordará haber leído que la religión católica, o sea, la Iglesia de Roma, domina en España desde cuando Recaredo, hijo de Leovigildo, abrazó el catolicismo (año 589), adjurando con su esposa, su familia y su corte del «arrianismo», que niega la divinidad de Jesucristo, con lo cual no reconoce la Santísima Trinidad, fundado por Arrio, quien fué condenado, el año 325, en el concilio de Nicea (311-336), o que el extremeño Hernán Cortés, al frente de unos mercenarios, tal se deduce de la Historia, se apoderó de México, arrasando a sangre y fuego cuanto hallaba por delante, en cuya empresa «civilizadora» tomaron parte activa cuantos padres del clero español, ansiosos de propagar las enseñanzas «cristianas» entre los nativos del vasto imperio de Moctezuma, el cual quedó incorporado al dominio de España (1520).

Pero así como la Naturaleza ha hecho al mundo con montañas y vales, ríos y mares, etc., hombres altos y bajos, gordinflones y enjutos, etc., que son en definitiva los magníficos contrastes que realzan la belleza de su maravillosa obra — pues de ser todas las cosas exactamente iguales, físicamente, nadie sabría quien es su padre, y por más que uno caminara por la tierra, creería estar siempre en el mismo lugar, lo cual haría al mundo tan uniforme, que resultaría enormemente feísimo y antipático — también cada cual tenemos nuestra cantidad de memoria. De ahí que, a veces, por mucho que hagamos por recordar tal o cual hecho, no lo logremos, como, igualmente, así nos empeñemos, con tastarudez de pollino, en dar al olvido determinados sucesos que dejaron en nosotros imborrables huellas de su paso, nuestra voluntad de olvidar será siempre vencida por la fuerza de sus recuerdos; y es que un garrotazo no se olvida tan fácilmente como un capirotazo o papirotazo, que de una y otra manera se dice.

Precisamente, gracias a la memoria, mientras Gastón Baquero luce la suya escribiendo en «ABC», del 30 de octubre, que: «Ahora Fidel Castro va a comenzar a vivir su «mano a mano» con los cubanos del interior y del exterior. ¿Cuánto podrá resistir su monstruoso aparato de opresión, que es lo único que lo mantiene en el Poder, sin la presencia amenazante de los rusos? ¿Interesará ahora a Rusia... el mantenimiento de un Gobierno odiado por el pueblo? — «En Cuba hay desde 1903 una base americana, la de Guantánamo. En estos sesenta años de base, no ha habido jamás la menor interferencia en los asuntos cubanos». — «América, ha de... limpiar ese foco infeccioso, que representa para América y para el mundo una vergüenza... El 1 de enero de 1963 cumplirá Fidel Castro cuatro años de Poder». M. Claude Julien, autor de «La Revolución Cubana» y redactor de «Le Monde», en una conferencia dada en el Círculo Saint-Just, e ilustrada con una proyección de la película de Chris Marker «Cuba si», recordó¡

« Le tableau de Cuba sous le régime de Batista... est sinistre; il est malheureusement typique de ce que peuvent être certaines dictatures caraïbes. L'économie est rigoureusement dépendante des Etats-Unis, ce qui leur permet, à Washington, de tenir en main le gouvernement cubain... En effet, la population de Cuba est, dans son ensemble, très pauvre dans un pays riche : sur six millions d'habitants, 650.000 chômeurs, beaucoup de travailleurs agricoles employés seulement au moment de la récolte de la canne à sucre, des salaires très bas, des prix plus élevés qu'aux Etats-Unis... et une poignée de familles fabuleusement riches : les maîtres du café, du tabac, du sucre. Un clergé en majorité espagnol et dans la dépendance de supérieurs qui appartiennent à l'Eglise franquiste... Enfin, un gouvernement dont les armes sont la corruption et la terreur... L'opposition est terrorisée. Vingt mille tués en six ans... La conscience du monde n'en est pas troublée. Batista est Grand-Croix de la Légion d'Honneur. Les Etats-Unis élèvent en 1958 leur quota d'achat de sucre cubain... tandis qu'on nous rappelle les protestations des évêques — se refiere a la época en que el comunismo no jugaba ningún papel en la Revolución cubana — sur le caractère trop dictatorial du régime, sur l'écran, Franco, suintant de suffisance, impose la barrette à ses cardinaux courbés dans leur soutanes de soie. »

Evidentemente, el señor Baquero tiene su por qué para embestir contra el «coco» del Caribe desde las páginas del diario madrileño; y memo sería si no aprovechara, para ello, la «entera» libertad de expresión que ofrece el régimen «gobernate» de España. El cual acoge amorosamente a todos los Baqueros y al mismísimo ex-sargento Batista — que lo está pasando de perlas en la ciudad de la Giralda. Pues, mírese como se mire, don Paco no se parece a Fidel, ni en don, ni en barbas, ni en vestiduras, ya que el Generalísimo, para ocupar el Poder «no» precisó andarse por las ramas a bombazo limpio contra el pueblo español, ni lo atravesó a punta de bayoneta, cual si fuera una morcilla, ni «desquició» hogar hispano alguno, ni hizo derramar una sola gotita de sangre española, etc., etc., sino que lo conquistó por las «buenas»; como Dios manda. Por eso don Paco está «libre» de esa preocupación del «mano a mano» con los del interior y del exterior, que tanto trae en jaque a Fidelín, porque su régimen cuenta con la «simpatía» popular.

De ahí que la democracia norteamericana y cuantas giran en su órbita, «ruborizadas» de la presencia del castrismo, arremeten contra el perturbador del Caribe, en tanto al franquismo le prestan las asistencias debidas, a fin de que éste perdure, pues no en balde los señores de Washington y sus compañeros de intereses tienen suficiente pesquis para darse cuenta de que Franco y su «democracia orgánica» son la mayor garantía para las «democracias» de Occidente y el más formidable bastión para defender la civilización cristiana de los furiosos zarpazos del comunismo.

Y así rueda la bola, amigos lectores.

Salvador INIESTA

La evolución liberalizante del franquismo

A fines de agosto, denunciamos ante la opinión pública internacional el desencadenamiento en España de una nueva ola de terror, dirigida particularmente contra la militancia de la Confederación Nacional del Trabajo.

Tras la represión seguida contra quienes osaron realizar un derecho universalmente reconocido — el derecho de huelga — a partir de la tercera decena del mes de abril, y que se prolongó cerca de dos meses en Asturias, Vasconia y Cataluña, con conatos y ramificaciones en Levante, Andalucía y Madrid, la represión se encarnizó contra toda la oposición y especialmente contra los trabajadores. Las detenciones, deportaciones y despidos del trabajo fueron masivas. Infinidad de detenidos han sido condenados y aun persisten las deportaciones de los obreros considerados insumisos al autoritarismo de la patronal y de los mercenarios del régimen. Los condenados purgan su pena y los deportados sufren, ellos y sus familiares, las restricciones naturales de quienes pierden su libertad y su derecho al trabajo y son obligados a residir donde su profesión es inutilizable. El hambre es el signo material de este estado de cosas, sobre la humillación que representa tener que hacer acto de presencia dos veces al día en el cuartel de la guardia civil del lugar de deportación.

Los expulsados del trabajo han debido acomodarse a otros empleos y cuando han sido readmitidos en sus minas, talleres y fábricas, lo han sido a condición de tener que renunciar a sus derechos de antigüedad y demás beneficios obtenidos tras largos años al servicio de la empresa o patrón.

Tal estado de cosas no podía dar otro resultado que el de incitar a los hombres a la acción cruenta, a la protesta violenta más o menos simbólica. Así se produjeron en España una serie de actos ruidosos y explosivos que, si bien parece ser fueron realizados con tendencia sistemática a evitar víctimas, han hecho temblar a los Servicios de represión hasta el punto de provocar su odio represivo. Como todo régimen totalitario, en España se reprime ciegamente, sin discriminación, y en función de simples presunciones o necesidades tácticas. El aparato jurídico, totalitario también, no necesita de pruebas para condenar. Le basta con disponer de un papel firmado por el presunto delicuente para sancionar. En sus prerrogativas no cuenta para nada la materialidad de los hechos, las pruebas elementales y formales, ni son a retener las condiciones en que el atestado ha sido incoado. El método expeditivo heredado y aprendido de la GESTAPO nazi es «convincente», tras semanas y semanas de interrogatorios en los calabozos de la policía. Así, por este medio, se hacen firmar atestados y declaraciones y se incoan los procesos por los llamados jueces y se ha condenado por tribunales de excepción a 26 hombres de la C.N.T., a partir del mes de septiembre próximo pasado.

La acción violenta es tradicionalmente atribuída y atribuíble a los hombres de la C.N.T., a los anarquistas, y naturalmente, los servicios policiacos es en estos medios donde han operado como respuesta a las protestas violentas.

Justicia ha sido hecha... y los timoratos, las gentes bien intencionadas, pueden dormir tranquilos : la policía vigila por su seguridad y descubre a los autores de sus sobresaltos. Es así como los Servicios de la policía hitlero-franquista han cerrado esta fase represiva contra los hombres de la C.N.T., según las profusas y fantásticas notas publicadas por sus cuidados en la prensa cerril y sumisa que se publica en España.

Sin embargo, lo cierto es que se ha condenado a 26 hombres de la C.N.T. y ciertamente ajenos materialmente a los hechos que se les ha imputado. Nuestras convicciones solidarias y afinitarias con nuestros compañeros en lucha contra la dictadura nos permiten conocer y asegurar que esos hombres, en su casi totalidad, son absolutamente inocentes y no han participado, ni de cerca ni de lejos, en los actos por los cuales han sido condenados. Podríamos desafiar a los «servicios» a que nos probaran lo contrario de cuanto afirmamos, seguros de que no responderían seria y responsablemente a nuestras afirmaciones. Y aún dudamos que alguno de los condenados a penas extremadamente graves, alejadas del alcance intrínseco del delito imputado, sean realmente autores o coautores de los hechos por los que se trata de justificar jurídicamente su condena. Penas brutales alejadas, por su naturaleza, de la materialidad de los delitos atribuídos. Sin relación entre causa y efecto: es el fascismo.

Es el complejo de culpabilidad del régimen que le lleva a perder toda noción de mesura, pues sabiéndose culpable de terrorismo trata de imponer y disponer a su antojo de la existencia de los españoles insumisos, contra todo derecho y principio moral o jurídico, a su antojo y absolutamente, como corresponde al absolutismo totalitario y bestial que le inspira. Los Derechos Humanos pasan por semanas de «interrogatorios» en las ergástulas policíacas hasta provocar la desesperación de los interrogados, cuando no la muerte como medio de escapar al martirio. Otras veces el martirio provoca la muerte y se camufla en suicidio a través de una ventana casualmente abierta.

Estos 26 condenados de la C.N.T. no constituyen si no una prueba más de las que sufren todos los opositores activos al régimen dictatorial. El simple hecho de considerar a un hombre responsable de un grupo confederal organizado, en Valladolid por ejemplo, de cotizar, de dar a conocer noticias, de distribuir propaganda incitando a los trabajadores a perseverar en la defensa de sus derechos de sindicación y huelga, le lleva, a él y sus compañeros, a presidio por largos años. Reconstituir los cuadros sindicales de la C.N.T. en Vigo (Galicia), basta para considerar que ello es delito de rebelión y, juzgado por tribunales militares incompetentes, sin derecho a defensa, enviarles con penas severas a presidio. El que unos jóvenes de Zaragoza hayan editado o distribuído su vocero «Juventud Libre» ha constituído, también, un delito de rebelión por el cual un tribunal militar les ha condenado a largas penas de prisión. Que unos jóvenes en Madrid hayan tenido relaciones entre sí y posiblemente alguno de ellos, de lejos, haya estado ligado de amistad con algún presunto autor de actos de violencia, ha bastado para que todos ellos — 12 — hayan sido martirizados día y noche para, finalmente, ser cruelmente condenados por instancias militares igualmente. Y así en Barcelona y en toda España. Para condenar basta con la presunción o la necesidad de ejemplarizar; de mantener el terror. Lo importante es que las «buenas gentes» del régimen vean cómo sus sabuesos velan por su tranquilidad y plácida digestión.

El Pueblo gime bajo la miseria y la opresión, bajo el terror y el martirio, y sea socialista o cristiano, anarquista o republicano (todos comunistas a los fines usuales) el individuo se encuentra permanentemente amenazado en su existencia normal. Decir NO a la explotación inícua del patrón es la prisión y el hambre. Protestar de la injusticia igualmente. Y si los autores materiales de actos de protesta no son habidos, se inventan y cualquiera de estos opositores es bueno para ocupar el puesto reservado a aquellos. Comparecerán ante una curia militar, sin condiciones jurídicas, para condenar conforme a los deseos de la policía y sus atestados. Ninguna violencia, por muy inocua e intrascendente que sea, puede ser tolerada por la violencia encarnada en el Poder. Ello responde perfectamente a la naturaleza y mentalidad del señoritismo caciquil, civil o militar, de la España tradicional: para flamencos ellos, para ejercer violencias están ellos y por ello gobiernan.

Al denunciar este estado de cosas, del que las agencias de información del mundo libre han dado noticia, la C.N.T. pretende llamar la atención de todos los hombres libres del mundo. Estos hechos, y otros que diariamente suceden en España, ilustran claramente los designios del régimen. Su pretendida e hipócrita «liberalización», con vistas a obtener audiencia en las instancias internacionales donde aun no participa, ofrece este contraste singular : liberalización verbal y acentuación simultánea de su brutalidad represiva contra todo principio de libertad.

Estamos convencidos de que esta nuestra denuncia no ofrece elementos nuevos a la conciencia de los hombres. No ignoramos que las instancias internacionales creadas en defensa de la democracia saben todo esto y, sin embargo, persisten en aceptar la compañía nauseabunda de la tiranía fascista española. Nada nuevo decimos si al denunciar esta situación evidenciamos que los Derechos del Hombre, las libertades ciudadanas, siguen proscritas en España. Tampoco es nuevo decir que la persistencia del totalitarismo en España engendrará indefectiblemente una psicosis de violencia cada día más creciente y cuyos alcances son imprevisibles, pues sabido es que la violencia sólo violencia puede provocar y nadie, racionalmente, podrá condenar a quienes defienden su derecho a vivir por todos los medios a su alcance.

Los españoles libres, quienes deseamos para nuestro pueblo y sus hijos, una era de paz dentro del progreso y la libertad, no desesperamos de que un día no lejano la justicia triunfará sobre el crimen y el derecho sobre la arbitrariedad erigida en sistema de gobierno. El pueblo español es digno de mejor suerte y de más altos destinos.

SECRETARIADO INTERCONTINENTAL DE LA C. N. T. DE ESPAÑA.

1º. de diciembre de 1962.

Entrega de un cuadro de Picasso para la subasta pro damnificados del Valles

Ayer al mediodía, en el Salón de la Virgen de Montserrat, de la Diputación Provincial, las señoras doña Ana María Torra de Gili y doña Elvira Farreras de Gaspar hicieron entrega al presidente de la Diputación, marqués de Castell-Florite, de un cuadro de Picasso para ser subastado y recaudar fondos con destino a engrosar la suscripción pro damnificados del Vallés. La obra donada por el genial pintor formaba parte de su colección particular.

(De «La Vanguardia», de Barcelona, del 28-11-62)

Evidentemente, el drama de los damnificados de Cataluña es muy grande... Pero el hecho de donar Picasso un cuadro al Presidente de la Diputación para su subasta, tiene casi tanto alcance como ir a Barcelona a dirigir un concierto.

Siempre ha sido bueno encender una vela a... Stalin y otra a... Franco.

INTERNATIONALE

Imperativos ineludibles

Retorno a la ortodoxia

El largo ciclo de tanteos y experiencias, efectuados en nombre del Pensamiento Libertario, por no responder siempre a su integridad básica, plantea un dilema que es necesario aceptar frontalmente. Y se impone efectuarlo de ese modo, no tanto por una definición doctrinaria como por lo que en España puede presentarse sorpresivamente.

El signo confederal está llamado a ser polo de atracción preponderante. Falsean la situación quienes alegan que en la próxima etapa vamos a partir de cero. En defecto de otros recursos, hay, en el pueblo español, un temperamento compatible con las esencias confederales. Esto por sí nos indica, que en el área popular tenemos perspectivas y realidades que no las tiene ningún manantial político.

De cualquier manera que ante el pueblo se presente la Confederación Nacional del Trabajo, en nombre de reivindicaciones humanas, siempre será el mayor aglutinante de fuerzas laboriosas dispuestas a dar impulso a nuevas facetas sociales. Pero no veamos en este primer paso, que puede tener mucho de sugestivo, la garantía invulnerable de una continuidad triunfal. Será necesario esquivar los efímeros aspectos que presentan todas las oleadas de entusiasmo político, pensando, ante todo, que somos anarcosindicalistas y nos incorporamos a la vida activa con la misión de una revolución libertaria.

Los objetivos que la C.N.T. formule deberían ser límpidos, de realizaciones inmediatas, circunscritos preferentemente a las necesidades del elemento productor. Sin ese compromiso con la opinión popular, y como corolario a corto plazo sus consecuentes realizaciones, el peligro de que muchos esperanzados abandonen el campo confederal puede tener consecuencias graves. Hacer plataforma de promesas del verbo libertario, sin resultados inmediatos que satisfagan en grado superior al nivel actual las necesidades de la clase trabajadora, ésta se vería obligada a refugiarse en el campo de opinión que resuelva algo en su favor.

Todo esto reclama, como primera providencia, entre la militancia confederal, una base de convergencia positiva. De no existir este factor, como condición previa, las diferencias sobre el método táctico de aplicación absorberán las energías y la atención de la militancia, y pasará infructuosa la etapa oportuna de fecundar realizaciones de suma importancia. Estimamos que estos problemas tendrían que ser preocupación orgánica constante, sin que la misión de estas importantes previsiones fuera facultad exclusiva del interior de España o de los que radicamos en exilio. Lo que importa es, en tanto que libertarios, compenetrarnos para una misión de la que, en su fase constructiva, todos nos debemos sentir responsables. El esfuerzo de unos es indispensable, y el ingenio de todos hace falta.

Un bloque de opinión determinante, sin la pretensión de que toda su magnitud sea eminentemente libertaria, resultaría eficaz para fecundar en España un porvenir, no lejano, muy superior a las aspiraciones de los partidos que rivalizan con Franco. Esto puede conseguirse si un organismo de defensa social, como lo es el anarcosindicalismo, logra, en sus primeros pasos de acción, favorecer a los menesterosos, y elevar el nivel general de vida. Significaría tal alumbramiento social ganarse la confianza del pueblo en general, y fortalecer los cuadros sindicales que, indefectiblemente, deberán controlar la producción sin interferencias estatales.

El éxito de semejante tarea no puede augurarse sin grandes inconvenientes. En su marcha ascendente lleva, implícitamente, muchas incompatibilidades y choques con intereses creados, tanto de carácter político como económico. De cualquier modo, la Confederación Nacional del Trabajo, y el Movimiento Libertario en su conjunto, no pueden, ni deben, eludir esos choques con los privilegios y privilegiados. Si se quiere poner al alcance de los pueblos ese mínimo bienestar a que tienen derecho, no se olvide que ha de ser anulando la explotación del hombre por el hombre, y sustrayendo a los potentados lo que no corresponde a su trabajo.

Si con este espíritu y comprensión de los derechos humanos nos introducimos en el ciclo de transformaciones que España tiene en perspectiva, el valor social del Pensamiento Libertario será una invitación a los demás pueblos a que imiten su conducta. En cuyo caso, no solamente la C.N.T. puede ser polo de atracción popular, y bloque de defensa social, sino que, otra vez en la historia, los ojos del mundo productor pueden converger en la España que, por impulso e iniciativa del Movimiento Libertario, señalan a la Humanidad el único camino de salvación.

La pauta para conseguir esa finalidad está marcada desde tiempo ha. Todos los que, como militantes, hemos permanecido en el seno de la Confederación Nacional del Trabajo, la hemos defendido, frente a tácticas falsas de dominio político y gubernamental. Ninguna demostración ha aportado la Historia con procedimientos que, por su eficacia, sustituyan la interpretación del sindicalismo revolucionario; ante las democracias, dictaduras y regímenes presidencialistas, la acción directa del anarcosindicalismo, y su finalidad social de esencia libertaria, se yergue irrecusable para la normalidad humana.

La Confederación Nacional del Trabajo, ante la perspectiva de España, debe permanecer en su línea ortodoxa; es el único recurso eficaz para la auténtica emancipación del pueblo. Ningún extravío debe tolerarse; si algún síntoma de esa condición se hiciera evidente, las partes sanas y fieles a la C.N.T. deben reaccionar con energía y contundencia capaces de anular el mal radicalmente. Obligado es defender a nuestra Organización Sindical cual hijo por el cual hemos hecho grandes y penosos sacrificios; hay que distanciarla de todo antro o corriente de corrupción, y presentarla ante España y el mundo como prestigio y representación del Pensamiento Libertario.

Cuando todos los sectores de opinión, en cualquier lugar del mundo, van a la zaga de laureles, adjudicándose los honores de alguna prosperidad social, laureles que, en todo caso, corresponde a un anonimato humano mínimamente compensado, la C.N.T. debe recabar la facultad de demostrar su valor como modalidad de vida humana, y más en España, donde se tiene que hacer esfuerzo titánico para nivelarla con sus vecinos europeos. Error imperdonable sería no aprovechar la oportunidad que la historia nos depare, ya que lo importante no sólo sería mantener en firme el prestigio cenetista, y defender al pueblo español, sino que, también, sería una lección al proletariado internacional, indicándole cómo deben independizarse de sus opresores.

Severino CAMPOS

Primavera de letras

Cuando llega el frio y se cubren de nieve las colinas, azota el viento y tirita la gente, florecen en Francia los mejores frutos de la producción literaria, poética y pictórica. La ilusión de los soles calientes, las playas azules, los verdes campos, que se fueron pegados a los últimos dias de vacaciones, hay que ir a vivirla ahora a una sala de exposición, a los recitales y al grato calorcito del libro que nos invitan a continuar disfrutando de la idea de que la primavera no se acaba nunca.

Y, en cuanto a la literatura, es verdad que en esta época gélida es cuando más calienta el sol de la producción novelesca en Francia, España, Italia, etc. Los prestigiosos premios Goncourt y Renaudot han correspondido este año a dos mujeres: Mme Langfus y Simone Jacquemard. Es un poco insólito que el llamado «sexo débil» logre triunfar, por partida doble, sobre la pretenciosa tradición del «sexo fuerte» en materia intelectual y en otras materias. Este hecho feliz trasciende incluso a España. A pesar de la ominosa presión de la Dictadura, cortándole las alas al pensamiento y reduciendo la escala de valores, varias muchachas de talento se abrieron camino en los últimos años produciendo novelas que, si no tiene una gran enjundia ética y social, son ciertamente meritorias. Se pueden citar los nombres de Carmen Laforet, Elena Quiroga y Ana María Matute. En el desierto espiritual de la tiranía política, también surgen verdosos oasis que prometen las mejores venturas para el porvenir de nuestras letras.

Es cierto que antes también han existido mujeres escritoras (La Pardo Bazan, Concha Espina) y que el exilio cuenta quizás con la mejor pluma femenina del periodismo español. En realidad, la mujer ha evolucionado, también, social y culturalmente, disputándole a su compañero, el hombre, los puestos de vanguardia en las actividades creadoras de la vida. Los dos premios literarios franceses de este año son un vivo ejemplo. A juzgar por la crítica, las obras galardonadas («Las Maletas de Arena» de Mme Langfus y el «Guarda de Noche» de Simone Jacquemard, son literariamente de un valor extraordinario). Confesamos que no nos entusiasma la literatura híbrida, pajiza, tristona, abúlica que germina en el corazón de la decadente sociedad burguesa, pero no regateamos nuestro aplauso moral a obras que, como las que comentamos, representan un noble esfuerzo de la mujer en la ruta del dominio artístico, del estilo y la temática, porque, según parece, «Las Maletas de Arena» suponen una nueva confirmación sincera y patética de los horrores, humillaciones y miserias en que se hunden los pueblos cuando avanzan, dominantes, los bárbaros regímenes totalitarios y la homicida locura de la guerra.

Conrado LIZCANO.

CONFERENCE D'ARISTIDE LAPEYRE A TOULOUSE

Le Centre d'Etudes Sociales de Toulouse donnera le jeudi 20 décembre 1962 à 21 heures à la Salle du Sénéchal, 17, rue Rémusat à Toulouse, une conférence publique et contradictoire sur « Les mauvais garçons de l'Anarchie » (Les bombes de Ravachol, Le poignard de Caserio, l'Auto et le pistolet de Bonnot), par Aristides Lapeyre.

Cette conférence qui fera suite à celle qui donna avec tant de succès le même orateur sur « Les grands hommes de l'Anarchie » ne saurait laisser indifférents les amateurs d'Histoire ancienne et moderne.

Libres opiniones

Sobre tacticas y principios

(SUITE)

Franquismo, República o Monarquía tienen un denominador común: Estado. Esto implica la concesión de todo poder determinativo y ejecutivo a un Poder que, hasta el presente, no ha sido favorable en España y otras regiones del globo a la clase trabajadora y si bien existe una gran diferencia entre una Monarquía Escandinava y la República autoritaria de Salazar en Portugal, demuestra que no es el nombre lo que hace variar el caso sino la manera defensiva con la que el trabajador y ciudadano ha permitido facilitar en la Monarquía escandinava la promulgación de leyes sociales que han colocado a esos paises a la cabeza de la civilización humana. He ahí la fuerza de la clase trabajadora, la Organización en todos los aspectos de la vida social. ¿Por qué hemos de prestar tanta atención a un problema que es verdaderamente secundario y hemos de temer enfrentarnos con nuestro verdadero problema que es: la forma defensiva ante cualesquiera determinación o resultado que el plebiscito pudiera marcar? La interpretación de «lo más útil» del momento no es una cuestión de graduación mental, sino simplemente temperamental o sentimental, y previendo la participación en el mismo, favorable a la posiblemente única manera de combate que pudiera presentársenos, muy posiblemente los pros y los contras se amalgamarían en él. Aunque la contestación fuera favorable, el problema queda enteramente en pié, como quedó en el 1931 y como volvió a quedar en el 1936, en la última consultación que hubo.

Personalmente, no creo en esa posible consultación plebiscitaria, como tengo también la certeza de que no la quiere nadie, salvo el Partido Socialista, si previamente éste puede contar con nuestro concurso. Los monárquicos saben que son una minoría insignificante; los republicanos no existieron ayer ni existen hoy y las otras minorías adversas al régimen franquista, como tales, no pueden esperar nada, pues saben muy bien que deben sumarse a los otros para ser consideradas; por eso son más partidarias de los pactos en los que se las reconoce su personalidad que no en un juego en el que sólo suman.

Creo que pecaríamos de candidez si consideráramos que el régimen actual se prestará a referendum alguno que negaría toda su actividad pasada y que pudiera poner en duda *su legalidad* conquistada con las armas en la mano. Es desconocer, o pretender tal, la ambición de quienes apoyan a Franco, nacional e internacionalmente, y equivale a desmentir los acontecimientos que estamos viviendo cercanamente. Franco no cederá más que por la fuerza, y si hace alguna transigencia política, para beneficiar de ciertas consideraciones en el plan europeo, éstas serán de tal manera medidas, que no cambiarán absolutamente nada en su régimen interior. Algunas minorías ya adscritas ayer a él, volverán posiblemente a gozar de cierta tolerancia, pero lo que se considera elemento opositor al régimen, continuará existiendo, ya que no disfrutará de ninguna de las libertades esenciales para su respeto y desarrollo.

Nuestra posición no debe de ser équivoca por eso, ni siquiera ambigua. Aun aceptando la posible consultación popular, nuestra disputa parece inútil porque ¿quién se abstendrá de hacer el único posible esfuerzo en el momento para derrocar el régimen actual? Nadie, no es ni concebible. Por eso, dejando esto de lado, nuestro deber es mirar al futuro ante cualquier posibilidad. Ese futuro, que deseamos muy próximo, debiera de absorber todas nuestras energías, buscando la manera de concentrar éstas en vistas a toda posibilidad que se presente.

Nuestras alianzas pudieran ser tan extensas como las circunstancias lo exigieran, pero solamente si vamos a ellas con un plan determinado y altamente propagado, para que nadie se llame a engaño, en el que reafirmemos quienes somos, lo que queremos y ante lo que no transigiremos.

Esta posición, que debiera hacernos perder nuestro complejo de inferioridad ante los otros, es lo que me parece lo más fundamental en el momento, lo más útil y lo más práctico.

Somos un conjunto sindical que aspira a la emancipación íntegra de la clase trabajadora. Esto no se puede conseguir con palabras, es preciso para ello la organización adecuada que responda a suplir lo que vamos a destruir o reemplazar. Esta es una de las principales tareas, aunque no podamos conseguir enteramente la satisfacción de nuestros deseos, el camino andado nos permitirá conocer los defectos y obrar para anularlos.

No hay que estancarse en los sindicatos defensivos, como han sido los que hemos tenido hasta el presente y que corrientemente hay en casi todo el mundo. Hay que crear las agrupaciones sindicales técnicas de industria, con los comités técnicos competentes y comités de empresa capaces de reemplazar a las direcciones técnicas y administrativas de la burguesía y del Estado en los paises totalitarios.

Hay que destruir esa creencia de superioridad que los partidos políticos pretenden tener sobre las organizaciones sindicales, su fuerza no reside más que en nuestro temor, pues la colaboración técnica y capitalista que ellos consiguen con la posesión de las Instituciones estatales, nosotros la tendremos igualmente por nuestros propios medios, ya que podemos disponer de la colaboración técnica nacional e internacional a través de las Centrales Sindicales Internacionales. No olvidemos que ayer, en nuestra guerra del 36-39, tuvimos con nosotros toda la intelectualidad liberal del mundo y que, a pesar de nuestra derrota, aun se mantiene fiel la esperanza de nuestro resurgir, a pesar del fracaso de Cuba y Argelia. Nosotros somos un Movimiento auténticamente social y somos los únicos que no preconizamos dictaduras de ninguna especie ni nacionalismos depasados. Somos nosotros los que tenemos que romper nuestro propio cerco orgánico y hacerlo extensivo a todos aquellos que, sin poseer la misma disciplina ideológica, aceptan nuestra base revolucionaria y finalista. Hemos de dar el ejemplo del respeto y libertad para todos los que no acepten el sometimiento y la explotación del hombre por el hombre. Los auténticos socialistas y derivados de sus disciplinas con las organizaciones sindicales que les son fieles, tienen su lugar al lado nuestro en idénticas condiciones que nosotros.

M. PUENTE.

COMITE de REDACTION D'« ESPOIR »

Directeur : A. TURMO
Secrétaire de Rédaction : F. MONTSENY.
Rédacteurs : P. V. BERTHIER, Edouard BRUNET, Et. GUILLEMAU.
Administrateur : J. BORRAS.

DE TOUT ET POUR TOUS

Mirador FIJL juvenil

Llamamiento a la juventud

No hay rincón de Francia ni de varios otros países en donde no haya juventud española exilada o emigrada que, por diferentes causas, se encuentra alejada de los problemas españoles. Como bien lo señaló nuestro último Pleno de regionales y núcleos, no es el momento actual para que toda esta juventud quede al margen de los acontecimientos decisivos del futuro español.

La hora actual es de mayor trascendencia para el destino del pueblo español y es preciso que toda la juventud inquieta española se una en un empuje común para derribar a la dictadura franquista que oprime nuestro país.

Debemos aunar todos nuestros esfuerzos y prestar nuestro apoyo a la resistencia que lucha diariamente contra el régimen. La F.I.J.L., presente constantemente en la lucha de forma activa desde los primeros momentos hasta la fecha actual, en que el franquismo arremete contra sus miembros, hace un llamamiento a toda la juventud avanzada y que desea verdaderamente que se restableza la libertad y la justicia en Iberia, para que se sume a nuestros objetivos inmediatos de liberación.

La liberación de España no se logrará a través de declaraciones políticas ni pactos simbólicos; depende del esfuerzo común de todos los españoles conscientes y de la solidaridad efectiva de todos los que verdaderamente deseen la liberación de España.

La juventud consciente no debe permanecer desorganizada. Permaneciendo indiferentes favorecéis al franquismo.

Las Juventudes Libertarias os ofrecen la posibilidad de canalizar efectivamente vuestras inquietudes y anhelos de libertad y justicia.

F. I. J. L.
COMISION de RELACIONES
4, rue Belfort, Toulouse.

Actividades juveniles

Hemos recibido el número 92 de «Nueva Senda», Boletin Interior de la F.I.J.L. Consagrado a glosar el gesto de los jóvenes libertarios que, en España, frente a la dictadura, y en Italia, en una campaña de solidaridad en extremo simpática, han escrito una bella página en las luchas por la libertad.

Contiene, como reportaje gráfico, un fotomontaje de toda la Prensa que se ha ocupado del caso Conill y compañeros y del rapto del vice-cónsul de España en Milán, y una fotografía de Jorge Conill.

En su editorial dicen: «El pueblo español y la juventud española tienen hoy una esperanza. Saben que el combate está nuevamente planteado y que hay hombres, que hay jóvenes que van a las cárceles ofrendando sus vidas por el triunfo de una causa justa y digna, por la que antes muchos también sucumbieron».

Dirección de la F.I.J.L., L. Sos. 4, rue Belfort - Toulouse (H.-G.)

Hemos recibido «Universidad Confederal», Boletin de los Estudiantes confederales españoles.

Dicen:

«Por su parte, los Estudiantes Confederales Españoles, conscientes del peligro que puede representar para la libertad y el futuro de España un cierto anti-franquismo, denuncian la necesidad, por parte de todas las organizaciones verdaderamente revolucionarias, de afirmar con claridad su voluntad de reformas económicas y sociales, si no quieren participar, por su inercia o su posición equívoca, al posible aborto de la segunda revolución social española del siglo XX.»

Dirección de los Estudiantes Confederales Españoles: E. Roda Gil - 15, Résidence des Prés - Antony (Seine).

MORALIDAD
EN LAS PLAYAS ESPAÑOLAS

Un guardia llama la atención a una señorita extranjera en bikini *y le dice:*

—¿No sabe usted que está prohibido llevar las dos piezas?

La señorita, azarada, le responde:

—Oh, disculpe, no lo sabía. Dígame cual de las dos he de quitarme.

«Memorias de Pablo Casals»

Acaba de aparecer la edición de esta obrita que fué publicada como folletón en las columnas de «CNT». Se trata de un volumen de 36 páginas, primera versión esapñola de las Memorias de Pablo Casals, recogidas por Thomas Dozier y vertidas al castellano por Manuel Bernabeu.

Precio: 0'60 NF.

Pedidos: Servicio de Librería, 4, rue Belfort, Toulouse (H.-G.).

Libres opiniones

Todos cabemos en la C.N.T.

Es archisabido que, sin la orientación revolucionaria, dada por el ejemplo y sacrificio de los hombres del anarquismo, nuestra Organización hubiese sido homóloga de esas mastodónticas Cetrales que, vacías de todo contenido ético, solo sirven para organizar disciplinados desfiles o comedias orientales por los apuntadores políticos.

No creo que a nadie que no sea un neófito de la Organización, puede ocurrírsele pensar que todo cenetista es anarquista, pero negar que si la C.N.T., en el año 1936, logró hacer la más positiva de las revoluciones conocida en la historia social, se debe a la influencia en los sindicatos de los militantes del anarquismo español, es tratar de ocultar la verdad con fines poco honestos.

Si nuestros campesinos hicieron aquellas formidables colectividades que hicieron cavilar a todas las cancillerías y estadistas del mundo, no fué por intuición, sino como resultado de la siembra de esos «utópicos», que lograron convertir en realidad ese bello sueño, en un pueblo donde aún se rotura la tierra con el arado bíblico.

Fué eso precisamente lo que la reacción mundial quiso destruir con el levantamiento militar-fascista: evitar que en la conciencia del proletariado tomaran cuerpo las ideas que Fanelli, como embajador de la libertad, llevó a España.

Las fuerzas del Capitalismo, siempre atentas a la evolución social de los trabajadores, se percataron del peligro, cuando, en el Congreso de Zaragoza, se redactaba el Dictamen sobre «El Concepto Confederal del Comunismo Libertario». Pudieron apreciar los enemigos del pueblo trabajador, que los hombres reunidos en aquel Comicio, no eran los mismos a los que durante siglos habían esquilado a su antojo con las tijeras de la religión y la política. Quienes estudiaban con tanta clarividencia los problemas más enrevesados, en los que habían fracasado todas las políticas y todos los políticos, constituían una potencia iluminada por un ideal. Midieron las consecuencias que en un futuro inmediato representaban aquella potencia y aquel ideal y se percataron que sus días estaban contados; de ahí que se entregaran en cuerpo y alma al fascismo internacional, con el propósito de aniquilar a aquellos obreros, que, con la mayor modestia, daban lecciones de filosofía y de realizaciones sociales a filósofos y políticos.

El levantamiento de Franco y las fuerzas fascistas, no fue nada más que el comienzo del levantamiento mundial, ante el temor de que la fuerza creadora que los anarquistas dieron a la C.N.T. traspasara las fronteras y prendiera en la conciencia de los trabajadores, a los que únicamente se les reconoce, como seres, en tiempo de elecciones.

España fué destruída por el capitalismo, los militares, la Iglesia, en colaboración con los políticos de izquierda, incluyendo a Rusia, que olfateando que la revolución anárquica de la C.N.T. no podía quedar circunscrita a un solo pueblo, sino que se irradiaría a todo el mundo, temieron verse desposeídos de sus privilegios y se confabularon todos para detener, por la fuerza y la traición, aquel avance de los cenetistas en el campo de las realizaciones sociales.

Aquella revolución fué vencida, más que por otra causa, por la falta de preparación anarquista del proletariado internacional, pero moralmente no lo fué, no lo es aun hoy. La obra de la C.N.T. era el fruto de la orientación ideológica que le dieron los anarquistas, que, si bien no lo quieren ver los que a sí mismos se denominan reformistas, sí lo vieron desde Moscú al Vaticano. Fué vencida y reducida a polvo, pero esto no quiere decir que en la conciencia de los que la conocieron no viva; los hechos y nuestra presencia como fuerza organizada en el exilio lo demuestra.

Nunca fué tan grande el interés de los políticos de izquierda y de derecha por conocer cómo piensa la C.N.T.; si sigue siendo la de ayer o si por el contrario, se ha «modernizado» siguiendo la evolución de los cangrejos políticos, renunciando a la revolución a cambio de unas «comodidades», hipotecando nuestra condición de seres humanos. Para evitar equívocos, nuestros Comicios han patentizado nuestra posición revolucionaria, estudiando proyectos para influenciar en el pueblo español. Olvidar que la C.N.T. es el freno de todas las reacciones de izquierda y de derecha y el motor propulsor de la liberación de España, con el que hay que contar en el presente y en el futuro, es desconocernos, los mismos que han querido aprovecharse de nosotros.

Al anarquismo lo han dado por muerto muchos militantes de la C.N.T.; si así fuera, tendríamos que compararlo con el Cid, que ganó la batalla hasta después de muerto; pero no lo está. Puede que haya mucha tierra estéril en el seno de la C.N.T., pero las semillas arrojadas por los anarquistas surgirán cuando volvamos a abonarla en el ambiente propicio de nuestro pueblo.

Las semillas de preparación de conciencias destruídas por el arado reformista, por haber penetrado donde el hierro no llega, poco a poco, irán formando cuerpo en las nuevas generaciones y surgirán con más brío, porque la inoperancia del Reformismo abrirá los ojos a los que le siguieran de buena fe y apoyarán a los anarquistas que, con Arlegui y Anido ayer, con Franco hoy, con Borbón o República mañana, seguirán sacrificándose por que la C.N.T. siga siendo la única esperanza de redención de los trabajadores.

Sin la vigilancia de los anarquistas en la C.N.T., la hubiésemos visto vegetar en los escaños parlamentarios, arrastrada por Pestaña; o envuelta en las mallas del comunismo de Estado, pero allí estaban los anarquistas para impedirlo, consiguiéndolo porque eran oídos por todos los obreros enrolados en la C.N.T.

Todos cabemos en la C.N.T.; se engañan o pretenden engañar a los demás, quienes sostienen que solicitamos puestos preferentes, que al solo título de hombres libres rechazamos. Para nosotros, el último y el primero, el culto y el que no lo es, son completamente iguales como hombres y como afiliados. No medimos el militante por sus cualidades, sino por el uso que de ellas hace, pero nos enfrentaremos, noble y lealmente, con quienes pretendan malograr el sacrificio que por la C.N.T. han hecho y están dispuestos a hacer, los que el único puesto que siempre ocuparon fué el de la vanguardia, a la hora de las verdades amargas.

Todos cabemos en la C.N.T., sí, pero a condición de que no se pretenda servirse de ella para fines poco claros; castrando su espíritu revolucionario y apolítico, inoculando en ella el virus de la discordia, con el fin de pactar con el capitalismo por medio del Estado. Para evitarlo están los anarquistas dentro de la C.N.T.

Y no la abandonaremos porque sabemos que una revolución social no la hace un pueblo hambriento, sino aquellos iluminados por un ideal noble y generoso, cual el expuesto por los hombres del anarquismo, dentro y fuera de la C.N.T.

Luis GALLEGO

LO QUE PUEDE SER
(VISION DEL FUTURO)

— II —

La resistencia defensiva a las Instituciones y sus intérpretes o colaboradores privilegiados, de aquel sarcástico y anacrónico sistema social, maldecido y soterrado por el fallo de los pueblos, de los hombres y la historia; carente de solidez para resistir y subsistir ante la reacción del mundo que se ha incorporado para redimirse — sumándose a la acción del país ibérico — quebrantado y descompuesto en su única base de la razón de la fuerza, esta vez no podía obstinarse frente a la inesperada y arrogante acción de los pueblos por su manumisión, lo que el mundo laborioso hasta ayer sojuzgado, ha conquistado y en su histórica victoria se apresta a consolidar.

Como quiera que los acontecimientos de tan alta trascendencia universal transcurrieron con aceleramiento sorprendente, simultaneándose en todas las regiones, países y continentes, el balance de vidas o muertes ocasionadas en el transcurso de los hechos conmocionales, ha sido felizmente irrisorio o poco sensacional. En todo el tiempo que ha durado la algidez de la lucha o el choque más brusco entre el pasado desventurado, hasta el hoy seguro y halagüeño del vivir social, se ha vertido menos sangre humana, que en cualquiera de aquellas batallas que se libraban y se decían, guerras del honor patrio. Ha sido voluntad o determinación lo de suicidarse un respetable número de estadistas, ex-millonarios, jerarcas de la Iglesia, militares y parásitos de otra índole y color, que eran el lastre y la reminiscencia feudalesca, los estratos del despotismo de la otra sociedad de castas, o los microbios corrosivos del pasado político-social de triste y vergonzosa historia. Seres empedernidos de soberbia, de mentalidad enfermiza y sin noción de la Etica humana, que, en su educación, les enseñaron e hicieron creer que vinieron al mundo para medrar y escarnecer a sus semejantes. Que no sabían ni querían comprender que la alegría, el bienestar y el patrimonio social debía ser equitativo o común, y que, por ira, por cobardía y gandulismo, se quitaban la vida.

Era, pues, una auto-profilaxis de los últimos vestigios que rigieron los tristes destinos del malhechor organismo social autoritario, capitalista-clerical, que, en su agonía, de por sí se eliminaba en el bochornoso estertor de su impotencia, y de lo cual, el conjunto de los habitantes del orbe, en lugar de condolerse, de sentirlo y lamentarlo, se felicitaban, experimentando análoga sensación a la que debe sentirse con la extirpación del cáncer del organismo al cual minara y corroyera. En síntesis, los casos de desprecio a la vida registrados, eran ni más ni menos que los últimos bramidos de la fiera abatida. La extinción de una era social negra que dejaba grabada su última estampa. Era, pues, la tiniebla arrollada por la luz. Ha sido la Revolución transformadora, que se consolida probando su eficiencia constructiva en los comienzos de su instauración, y la que habrán de engrandecer, solícitas y felices, las generaciones sucesivas.

A medida que transcurre el tiempo, los pueblos son más dueños y seguros de sus decisiones. El recuerdo retrospectivo de lo que fué el pasado, hace más evidente el contraste con el presente confortante y lleno de hermosas perspectivas. Estimula ver las iniciativas que conducen a los mejores caminos de prosperidad social para el bien común. Es decir, a la fraternidad y la salvación de los pueblos en el mundo semejante. Sobre las ruinas del pasado, se levanta el porvenir. La equidad y la libertad rigen en el mundo.

F. CRESPO

(Fragmento de un folleto próximo a publicarse.)

FESTIVAL ARTISTICO EN TOULOUSE

Gran festival artístico, para el día 23 de diciembre, a cargo del Grupo «Terra Lliure», a beneficio de S.I.A.

Da comienzo a la temporada 1962-1963, en su local social: 48, rue de la République, a las tres la tarde, con el doble estreno, de su escena, y la obra lírica, en un acto y cuatro cuadros, titulada «**Los Granujas**».

En segunda parte, tendrá lugar un escogido programa de variedades a cargo del ya conocido y dinámico conjunto del propio grupo.

NOTA. — Al igual que los años precedentes, el Grupo «Terra Lliure», celebrará, la noche de año nuevo un «Réveillon», en el que tendrá lugar un lucido baile hasta la madrugada, a cargo de una renombrada orquesta.

Para inscripciones, en el local social, 48, rue de la République, todos los miércoles y viernes, a partir de las 9 de la noche y los domingos de las cinco de la tarde en adelante.

Activités de nos camarades Espagnols

Fieles a nuestro sentimiento solidario hacia todos los explotados, así como hacia todos nuestros compañeros de ideología, abrimos estas páginas a aquellos que de ello tienen mayor necesidad en este momento: nuestros camaradas españoles, refugiados en Francia, privados de todo medio de expresión.

He aquí por qué «ESPOIR» acogerá a todos los españoles que se dirijan a nosotros para exponer sus problemas, pedir nuestra ayuda y, si es necesario, nuestro consejo, enviándonos sus comunicados o sus artículos en su lengua materna, ya que no conocen otra.

COMMUNIQUES

17e UNION REGIONALE UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, nº 60, LYON (5e).

CONFERENCIA EN CLERMONT-FERRAND

El domingo, 23 de diciembre, a las nueve de la mañana en la Casa del Pueblo, sala núm. 2, el compañero Alejandro Lamela dará una conferencia con el tema: **«Compendio sobre el origen del socialismo».**

F. I. J. L.
FEDERACION L. DE TOULOUSE

Para el miércoles, 19 de diciembre, a las 9 de la noche, en nuestro local, el compañero Aristides Lapeyre dará una conferencia sobre el tema **«Educación sexual».**

CONFERENCIA EN ROANNE

El día 16 de diciembre, a las 4 de la tarde, en el centro social de la F. L., tendrá lugar una conferencia libre sobre el tema **La mujer, la libertad y la moral,** la cual correrá a cargo de las compañeras Esquer y Greloind, en mutua colaboración.

Por lo sugestivo del tema esperamos numerosa asistencia del género femenino.

ATENEO CERVANTES DE LYON

En conmemoración del IV centenario de Lope de Vega, el Ateneo Cervantes de Lyon organiza una conferencia para el sábado 15 de diciembre, a las 7 de la tarde en la Sala de reuniones industriales de la Cámara de Comercio de Lyon, con el título:

«EL HOMBBRE LOPE DE VEGA Y SU FUENTEOVEJUNA»

La conferencia estará a cargo de nuestro compatriota D. José Capdevila, gran escritor español y profesor a la Facultad de Letras de Poitiers. Bajo la presidencia del socio de honor de este Ateneo, el hispanista M. Bernard Lesfargues, profesor de español en el Liceo Ampère de Lyon.

Con la asistencia oficial de la Unión Nacional de los Estudiantes de Francia A.G.E.L. de Lyon, y otras personalidades de las Artes y las Letras Lyonesas.

COLOQUIOS EN LA REGION RHONE-LOIRE

Consecuentes con el criterio manifestado por varias FF.LL. de la región, en relación a la conveniencia de organizar, entre compañeros coloquios, o cambio de impresiones alrededor de los temas de vital importancia para todos cuantos amamos a la C.N.T., cosa que, por otra parte, y con muy buen acierto, tuvo carácter de encarecido estímulo en el último Pleno de Toulouse, hemos tomado la iniciativa de llevar a efecto el primero de dichos coloquios en la región.

La Federación Local de Venissieux, de acuerdo con la Federación Local de Oullins, proponen el siguiente tema de discusión:

¿Cómo piensan los compañeros respecto al futuro de España y de la C.N.T.?

El primero de dichos coloquios se celebrará en el local de la Federación Local de Venissieux, el domingo, día 30 de diciembre, empezando a las nueve y media de la mañana, pudiendo proseguir por la tarde si, por el interés del debate, lo estiman los reunidos.

Quedan invitados todos los afiliados a la C.N.T. de la región que estén de acuerdo con lo expuesto.

F. L. DE PERPIGNAN

La F. L. de Perpignan invita a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el domingo día 23 a las 9 y media de la mañana, en el Bar Cassagnes, plaza del mismo nombre.

FEREDACION L. DE TOURS

La F. L. de Tours convoca a todos sus afiliados a la asamblea que celebrará el día 16 de diciembre, a las nueve y media de la mañana, en el lugar de costumbre.

COMUNICADO

El Fondo Humanitario Español nos ruega la publicación de la siguiente nota:

Se advierte a los refugiados españoles que no disfrutan de los beneficios de la Seguridad Social y que se hallan debidamente inscritos en el Office Français de Protection des Réfugiés et Apatrides, residentes en los departamentos del Herault y de Bajos Pirineos, que los Servicios médicos de dicha Asociación en las localidades de Montpellier y Biarritz han sufrido las modificaciones siguientes:

En Montpellier, el Servicio está actualmente asegurado por el Dr Jean GALLICIAN, 8, rue Andrés Michel, al que pueden dirigirse los enfermos que venían haciéndolo al Dr Paulis.

En los Bajos Pirineos, el Servicio que aseguraba el Dr Achondo, fallecido, está asegurado desde el 1 de diciembre por el Dr REZOLA.

Lunes y viernes: Cambo, Hotel de Cure Argia de 2 a 6 de la tarde.

Martes y sábados: Bayona, 10, ru d'Alsace Lorraine, de 2 a 6 de la tarde.

Jueves: Hasparren, Dispensario, de 10 a 12 de la mañana.

SERVICE DE LIBRAIRIE

LOTES DE LIBROS DE FIN DE AÑO

10 LIBROS POR 10 NF

PRIMERA SERIE

«La aureola rota», por Florencia Baclay.
«Yo acuso», por Emilio Zola.
«Una aventura demasiado fácil», por P. Mata.
«El infierno», por E. Barbusse.
«Mi hermana Juana», por G. Sand.
«El amante de Lady Chatterley», por D.H. Lawrence.
«Thais», por A. France.
«La guerra señora», por H.G. Wells.
2 libros de cuentos infantiles.

SEGUNDA SERIE

«La Atlantida», por P. Benoit.
«Millones», por M. Arzibachew.
«La vida en flor», por A. France.
«24 horas de la vida de una mujer», por S. Zweig.
«El prisionero de Zenda», por A. Hope.
«Rebecca», por D. Du Maurier.
«El regreso», por E.M. Remarque.
«Traición por traición», por E. Zamacois.
2 libros de cuentos infantiles.

TERCERA SERIE

«La buena tierra», por P. Buck.
«Sinvergüenzas», por P. Mata.
«La isla de los pinguinos», por A. France.
«El pajaro azúl», por M. Maeterlinck.
«La Gitanilla», por Cervantes.
«El prisionero de Sta Elena», por G. Beauregard.
«La doncella», por Voltaire.
«Tik-Nay», por E. Zamacois.
2 libros de cuentos infantiles.

Porte a cargo del demandante. Pedidos a J. Borras, 4, rue de Belfort - Toulouse. Giros, M. Celma, C.C.P. 952-38 Toulouse.

Fumar es un vicio del que no nos privamos. La solidaridad, por el contrario, es una virtud que con frecuencia olvidamos.

PARADEROS

Se desea saber el paradero de los compañeros Silvestre y Vidal (guarnicionero), ambos de Sabadell. El primero habitaba en Sète (Hérault). Se interesa J. Vilaplana (de Sabadell).

Escribir a José Vilaplana, 42, rue de Lalande, Bordeaux.

UNA CHARLA COMENTADA EN ROANNE

El día 25 de noviembre, organizada por la F. L. de Roanne y con la colaboración de un joven vasco recién llegado de España, se dió una charla comentada sobre **«España y sus problemas».**

El joven vasco del que, por medida de seguridad, no damos su nombre, versó sobre el tema anunciando, poniendo de relieve el estado de miseria y de esclavitud a que están sometidos los trabajadores españoles. Remarcó que el pueblo español está harto de la dictadura franco-falangista-clerical y que sin predominio de etiquetas políticas, lo que desean es liberarse del régimen oprobioso que padecen, así como del capital extranjero que explota buena parte de la economía del país, comprometiendo la independencia nacional. Por ello — añade — la clase trabajadora española que se encuentra abandonada a su suerte, espera una ayuda más eficaz del exterior cooperando al unísono para terminar con la esclavitud física y moral a que está sometido el pueblo español.

Del numeroso y atento público, en el que no faltaba el género femenino ni españoles recién llegados de España, hubieron atinadas intervenciones entre las que se hizo resaltar de que la alianza sindical, con sus principios y bases de funcionamiento, constituye una garantía y una fuerza capaz de coordinar y mantener viva la lucha de liberación del pueblo español y el mejoramiento de la clase trabajadora. Finalmente, se exhortó a que cada español del interior y del exterior se agrupe en torno a la alianza Sindical, a través de su respectiva organización.

Se terminó el acto con plena satisfacción de todos.

CORRESPONSAL

« LA IGLESIA Y SU ACTUAL CONCILIO ECUMENICO »

A causa de haberse acumulado a última hora textos de publicación urgente, nos hemos visto obligados a aplazar la continuación del folletón iniciado en el número anterior.

Terminará, sin falta, en el número próximo.

AVISO IMPORTANTE

Advertimos a nuestros compañeros que para toda correspondendencia en español — textos y comunicados — y envíos de dinero por parte de paqueteros y suscriptores de lengua española, deben dirigirse a:

Correspondencia: F. Montseny. - Réd. « ESPOIR », 4, rue Belfort, Toulouse (H.-G.).

Pagos: M. Celma — C.C.P. numéro 952-38 — Centre de Chèques de Toulouse.

"SOLIDARITE INTERNATIONALE ANTIFASCISTE"

CONSEIL NATIONAL

SOUSCRIPTION INTERNATIONALE PRO-SINISTRES DE CATALOGNE

	NF.
Total première et deuxième liste	2.504,00
Guzman, St Marcet	5,00
Stanislas Serrano, Perpignan	10,00
Antonio Martinez, Rochefort	10,00
Martin Cols, 20; Pedrol, 15; R. Puig, 19, Sigean	54,00
S.I.A. - Dreux	105,00
Gimeno, Albi	10,00
Estruga, Toulouse	10,00
Angel Aguilar, 10; Miguel Gil, 10; Salvador Ripoll, 15, Le Canet - Maures	35,00
S.I.A., Combs-la-Ville	50,00
Caro, Lavelanet	10,00
F.L.-C.N.T., «Los Salvages», Tarn	100,00
S.I.A., Bagnères-de-Bigorre: Martin, 10; Farré, 10; Mayora, 13; Bracar, 2; Herbera, 20; Terrats, 30, Bagnères-de-Bigorre	85,00
Famille Rodó, 20; Munarro, 10, Nice	30,00
S.I.A., Bourges	60,00
José Pons, Melun	30,25
Pedro Bescas, 10; Ramon Roig, 10; Celedonio Zamora, 10, Toulouse	30,00
S.I.A., Chauffailes: Santaella, 5; A. Abad, 5; M. M. Abad, 5; Lagunas, 10; Un Francés, 5; Uno de la Cala, 5; M. Ruiz, 5; E. Antunez, 5; Famille Lanchas, 5; Ramos Ramos, 5; M. Martin, 5; Nogales, 5; Manuel Ramos, 4; Caballero, 4; Alfonso Reina, 5; Tomas, Artal, 5; S. Moreno, 3,10; E. Parra, 5; Andrés Abad, 2; Manuel Toribio, 10; Justo Chinarro, 5; Pablo Chinarro, 5; Victoria Labrado, 5; Consuelo Labrado, 5; V. Martos, 5; Asunción V., 2; X, 1; Chauffailes	136,10
Carrillo, Mazamet	5,00
Rosario Dulcet, La Marseillette	5,00
Sección Local S.I.A., 11; Germinal Gil, 5; Valentin Moya, 2; B. Reig, 5; Arbos, 10; Antonio Lopez, 10; R. Bernabeu, 5; Rodriguez Guzman, 5; Morales Guzman, 5; Rafael Gil, 2, Roanne	60,00
S.I.A., Montpellier	416,02
S.I.A.-C.N.T. de Eysines: F. Mascort, 30; R. Moliner, 5; P. Cerezo, 10; A. Cerezo, 10; D. Caba, 10; J. Cabrafiga, 20, Eysines	85,00
Total	3.845,37

Toulouse, le 30 novembre 1962.

NECROLOGICAS

MARIA PUYUELO

Al escribir estas líneas, ignoro si se ha publicado algo concerniente a la difunta María Puyuelo, esposa del compañero Olivera, y madre de Raúl que murió en Tarascón (Ariège-.

Este amigo de María y familia, que la conoció en plena juventud en España, no puede pasar sin dedicarle unas líneas impregnadas de un sentimiento afectuoso y fraterno hacia ella. ¿Es que puedo olvidar aquellos ratos de ocio que pasábamos en la casa paternal de Olivera, el que llegó a ser su querido compañero? No había día que María no iniciara una revolución de carácter juvenil. En aquel gran salón nos reunía a toda la juventud; sus charlas nos conmovían, sus saltos-danzas todo lo dominaban; donde estaba ella, no se conocía otra cosa que alegría y felicidad.

Cuando hizo unión con el compañero Olivera, supo ser una gran esposa, y una gran madre. Al dar a luz su hijo Raúl, María dejó de ser lo que había sido; todas sus alegrías se volvieron sufrimientos. No pudo continuar el calvario de nuestro exilio y tuvo que internarse en el hospital de Lérida por largo tiempo. Intervino la cirugía, con operaciones en la columna vertebral y complicación de los riñones. Cuando, en estado de convalescencia, se enteró María que su compañero Olivera había caído en manos de la policía (cosa incierta), abandonó el hospital sin estar curada. Sin pérdida de tiempo, hizo gestiones, y pudo llegar hasta Andorra donde hicieron la vida hasta la liberación de Francia. Allí la vi por primera vez; hacía 16 años que no nos habíamos visto. Al momento me conoció.

Después de todos los sufrimientos pasados, su carácter no había cambiado. Tenía el humor de siempre; narrar como era María, no puede hacerse en dos renglones. Su casa, continuamente era un refugio de compañeros y amigos, donde todos eran tratados con el mismo cariño y aprecio.

Al refugiarse en Tarascón, día tras día se la veía contrariada, todo cuanto comía se le antojaba le hacía daño, pero todo lo ingería con gusto y placer. Gracias al constante humor y buena voluntad, María se iba sosteniendo. El compañero y su hijo Raúl, la trataban como a una niña; le daban cuantos gustos quería. ¡Eso a ella le daba vida! Acostumbrada al trabajo cotidiano de la casa, las manos de María no podían estar tranquilas, siempre tenía donde ocuparse; su casa, era el ejemplo vivo de la limpieza.

Los cuidados de María eran constantes. Los especialistas un día la visitaron y le dieron seis meses de vida, y todavía vivió siete años. A medida que su vida se iba agotando, los familiares decidieron de operarla (último recurso). Creían los científicos que quedaría en la mesa de operaciones, y la operaron sin esperanza alguna. Después de haber resistido la operación con creencia de haberla salvado, María vivió doce días solamente; esos días fueron dolorosos para ella, que veía venir la muerte.

Según sus familiares, dicen que me llamó varias veces para charlar conmigo, y despedirse de mí. ¡Pobre María! ¡Perdóname! He sentido mucho el no poderte dar ese placer, en los últimos momentos de tu vida, ni tampoco poder acompañarte a tu última morada. Siempre creí que tu vida sería prolongada, jamás pensé en tu muerte. ¡Qué quieres! Las circunstancias de la vida, nos hacen estar distanciados hasta de nuestros familiares mismos.

Con estas líneas me despido de tí para siempre. Descansa tranquila, que bastante has sufrido en este mundo.

Compañero Olivera, junto con tu hijo Raúl: hago causa común con vuestro dolor, y recibid el sentimiento más profundo de este vuestro amigo de siempre,

ARNAL.

MATIAS FERRER JIMENEZ

Ponemos en conocimiento de la Organización en general, que a consecuencia de una operación quirúrgica falleció en el hospital de Auch, a los 77 años el compañero Matías Ferrer Jiménez, originario de la provincia de Huesca, el cual perteneció a la F. L. de Lectoure (Gers) antes de ser trasladado al Hospital-Hospicio de ésta, donde se encontraba desde hacía varios años. Su entierro fué civil, con el acompañamiento de amigos y compañeros de esta F. L. de Auch.

Las Administraciones de nuestra prensa confederal y libertaria francesa y Comités de Ayuda y Asistencia a los Refugiados españoles tomarán nota para la suspensión de la correspondencia y envíos de periódicos que recibía el finado. En paz descanse.

MARX ET LE MARXISME

Pour comprendre toute la signification de l'œuvre de Marx, il faut la situer dans son époque. Car, tout en rendant justice aux utopistes, nous ne pouvons ignorer leurs faiblesses; tous restent les idéalistes rêvant de sociétés aux institutions parfaites. Proudhon lui-même, malgré ses pages d'un génie pénétrant, n'en reste pas moins à la recherche d'absolus de droit, de justice et de liberté. En bref, ce qui distingue principalement la pensée de ces précurseurs, de la pensée moderne, c'est de n'être pas dominés par la notion d'évolution.

Karl Marx, lui, est, à cet égard, à l'avant-garde de son temps et sa pensée est marquée au coin d'un esprit nouveau qui le sépare nettement de ses prédécesseurs. Ne nous y trompons pas, pourtant, Marx est socialiste exactement pour les mêmes raisons que tous les autres; autrement dit, s'il est devenu socialiste ce n'est pas parce qu'il était « marxiste », mais il est exactement devenu marxiste parce qu'il était socialiste. Nous n'en voulons pour preuve que c'est vers sa trentième année qu'il publia dans le « Manifeste Communiste » sa profession de foi catégorique, tandis que ce ne fut que plus tard qu'apparurent les thèses que constituent le système marxiste proprement dit.

S'il fallait résumer ce système en une phrase, nous dirions : Le Marxisme est une tentative de démonstration scientifique du socialisme. Tentative qui devait échouer, et nous voulons dire plus longuement pourquoi. Mais avant tout, faisons admettre que Marx n'ayant pas exposé son système de façon méthodique et l'ayant dispersé dans son œuvre énorme, nous avons dû en opérer une sorte de synthèse partant de ses bases pour aboutir à ses conclusions.

LE MATERIALISME MARXISTE

La base philosophique du marxisme est le **matérialisme.** Il se peut que cette définition satisfasse certains, mais il nous paraît que plus que tout autre, ce mot a besoin qu'on en précise le sens. A vrai dire, à l'époque où il devint de mode, il était assez précis pour désigner une idéologie. On était matérialiste en opposition au Déisme et aux spiritualismes qui admettaient des forces indépen-

par G. ERNESTAN

dantes de la matière et, comprise de cette manière, nous perdrions volontiers l'étiquette « matérialiste » à notre compte. Mais reconnaissons tout de suite qu'elle est loin d'être une réponse définitive aux problèmes que pose la vie.

Nous nous souvenons ainsi des premiers mots d'une déclaration de principes d'un cercle d'études matérialistes marxiste : « La matière est tout. Tout ce qui existe n'est que ses manifestations. » Ce qui nous rappelait invinciblement la définition de Dieu que nous donnait un jour un théosophe : « Dieu est tout dans tout! » Si bien que la tentation nous vient de renvoyer ces adversaires dos à dos en songeant que ni l'un ni l'autre n'éclairent fameusement notre lanterne, et que l'absolu « matière » n'est guère plus explicite que l'absolu « Dieu ». Pour le surplus, nous n'empiéterons point dans le domaine de la science véritable dont la tâche est de chercher et de scruter la matière, définir son essence et connaître ses propriétés; ce qui, soit dit en passant, ne paraît guère aussi simple que le pensaient les croyants matérialistes d'un temps révolu. Notons aussi que, de plus en plus, le monde apparaît comme de l'énergie bien plus que comme de la matière et enfin qu'avant d'en faire la base d'un « credo », nous aimerions savoir au juste en quoi cette matière consiste! Mais ces questions, peut-être éternelles, ne nous retiendront pas davantage; nous ne les avons soulevées que pour ramener à sa juste valeur une conception dont les marxistes ont voulu faire une plate-forme idéologique inexpugnable. Lorsqu'un apôtre de ce matérialisme nous aura affirmé que la matière est tout, il ne lui restera plus qu'à nous expliquer la vie sous toutes ses formes et toutes ses manifestations, et nous devrons bien alors lui rétorquer un mot emprunté à Shakespeare : « Il y a plus de choses dans le monde qu'il n'y en a dans votre philosophie », en ajoutant : surtout dans une philosophie aussi primaire. C'est pourquoi enfin, s'il nous faut une étiquette, nous opposerons aux absurdités spiritualistes et au simplisme matérialiste, une attitude d'indépendance objective que nous appellerons : le Réalisme.

LE DETERMINISME ECONOMIQUE

Parti à la recherche des lois du déterminisme historique avec un semblant d'objectivité, Marx arrive rapidement où il veut en venir : au déterminisme économique.

Une fois encore, rapportons-nous à l'époque, et rappelons-nous que nombre de sociologues du XIXe siècle caressaient l'espoir de fonder une science historique qui aurait la valeur d'une science exacte ayant ses méthodes et ses lois. Si cette ambition est respectable, en ce qu'elle réagissait contre le manque d'objectivité des historiens littérateurs, elle n'en était pas moins excessive et vaine. Si l'on s'en tient au sens exact des termes, il est bien certain qu'il ne peut y avoir de lois historiques, pour la simple raison qu'un phénomène historique ne peut se reproduire dans des conditions identiques, par conséquent se vérifier et, partant, avoir le moindre caractère scientifique. Mais si même, on accepte le mot « loi » dans un sens plus large, le temps

(Suite en page 2.)

La solidarité - La sociabilité

Mes ennemis et mes amis

Il y a des êtres qu'on se sent déterminé à fuir, à détester, à haïr. Le tyran, par exemple, ou le faux camarade qui, trahissant notre confiance, a pénétré dans notre intimité, s'est emparé de tels secrets d'ordre privé et s'en sert pour vous nuire. Il ne me suffit point de savoir qu'ils étaient déterminés, de par leur hérédité, leur éducation ou leur construction cérébrale, à me faire tort. Le simple instinct de conservation me détermine à me défendre contre leurs actes et à en prévenir le retour, c'est-à-dire à me considérer en état continuel d'inimitié à leur égard.

Il y a donc toute une catégorie d'êtres qui sont mes ennemis ; — ceux qui cherchent à me nuire parce que je ne saurais souscrire à leur sotte prétention de jouer au chef de parti — ou bien parce que je ne crains pas de mettre à jour leur cuistrerie bluffeuse — ou encore parce que je pense qu'il m'échoit de mettre en garde autrui contre leur arrivisme. Ils me poursuivent de leur haine, et j'en suis satisfait. Il y a encore tous ceux du haut en bas de l'échelle sociale que j'ai gêné par ma propagande, en dépit de son faible retentissement ; les dirigeants auxque's je ne dissimule pas mon hostilité et les dirigés auxquels je n'epargne pas mon mépris ; les gouvernants dont je m'efforce de saper la situation et les gouvernés que je poursuis de mes sarcasmes. Mes ennemis sont donc en grand nombre. Et j'en suis heureux. C'est la preuve que mes coups portent. Sont mes ennemis encore les détenteurs d'autorité, ceux qui s'arrogent le droit de priver autrui de sa liberté ou possèdent le pouvoir de régler la vie d'autrui selon une norme donnée, fut-elle ou non conforme à son déterminisme personnel.

Mes amis sont, au contraire, un fort petit nombre. Ce sont ceux à qui je puis me révéler tel que je suis, comme je suis, sans jamais redouter qu'i's profitent de ma franchise pour l'exploiter et me faire tort. Ce sont ceux encore qui ne me faussent pas compagnie aux heures troubles, aux soirs de défaite ; que je retrouve à mes côtés, lorsque l'ombre emplit ma route, même quand je me suis trompé ; même alors que j'ai tort — ce qui ne signifie point qu'ils renoncent à me critiquer...

Tous ceux qui professent des idées semblables aux miennes ou équivalentes, sont mes camarades — non point forcément mes amis. Je me sents en communion intellectuelle avec tous ceux qui poursuivent l'émancipation de l'individualité humaine, qui veulent dégager en l'être humain une personnalité distincte du milieu ambiant. C'est entendu. Mais c'est un bien purement intellectuel qui nous unit. Mais c'est la propagande des idées qui nous sont chères, à eux et à moi, qui délimite le champ de notre solidarité. Hors de la propagande, je connais aussi peu de leur vie extra-intellectuelle qu'ils connaissent de la mienne. Il ne leur viendrait pas à l'esprit de me réclamer d'autres services que ceux qu'implique notre association intellectuelle. Je leur rends la réciproque. Parce que cela nous plait — et quand cela nous plait — et parce que c'est un trait de notre tempérament — nous nous communiquons mutuellement les expériences que nous croyons les mieux appropriées à nous armer dans la lutte pour notre vie. Mais rien ne nous oblige à cette communication. Ou à nous exhorter mutuellement, à nous rendre forts, afin de conquérir notre vie. Nous le faisons parce que cela nous agrée. Et il n'est au pouvoir de personne de nous forcer à croire que c'est par contrainte que nous agissons. Et tel qui m'intéressera au point de vue de sa mentalité peut fort bien ne m'inspirer qu'antipathie au point de vue sentimental. De qui je prise l'envergure de conception, l'énergie dans la discussion, la conscience dans les recherches scientifiques — il se peut que je ne veuille point faire un ami.

E. ARMAND.

Journal imprimé sur les presses de la SOCIETE GENERALE D'IMPRESSION (Coopérative Ouvrière de Production)
Ateliers : 61, rue des Amidonniers
Téléphone : 22-89-73
TOULOUSE

Directeur-Gérant : A. TURMO

L'actualité médicale

LE FIL DE SOIE TIENT EN ECHEC LES METHODES MODERNES DE LA RADIOLOGIE

On sait combien il faut attacher d'importance à la perte de sang dans les selles, pour poser très précocement un diagnostic d'une lésion du tube digestif. Grossièrement, on peut distinguer la perte de sang rouge qui provient généralement du gros intestin et le plus souvent d'hémorroïdes externes ou internes. Dans ce cas, il ne faut pas se contenter d'un diagnostic superficiel d'hémorroïdes, mais demander à son médecin un contrôle rectoscopique et radiologique du gros intestin afin d'éliminer une autre cause possible de ces saignements.

L'élimination du sang noir, c'est-à-dire de sang digéré (melaena) pose des problèmes difficiles en vue de l'établissement d'un diagnostic; mais, avant de poser le diagnostic, il faut situer la localisation du saignement, soit au niveau de l'œsophage (varices), soit dans l'estomac (gastrite, ulcère, etc.), duodénum (ulcère), soit dans l'intestin grêle. Malgré des techniques radiologiques remarquables, il est souvent très difficile de préciser le lieu du saignement. En outre, ces techniques donnent malheureusement des résultats plus imprécis encore lorsqu'eles sont appliquées dans les jours qui suivent l'hémorragie.

C'est ainsi que dans 10 % des cas environ, l'origine du saignement ne peut être déterminée et laisse planer un doute sur l'affection en cause. Or, il y a quelque mois, un clinicien allemand a attiré l'attention de ses collègues sur l'intérêt d'une méthode, découverte il y a 50 ans déjà, par un Dr. Einhorn, et qui consiste à faire avaler un fil de soie ou de laine auquel on a fixé à l'extrémité une petite olive de plomb. Ce fil, de 1 mètre de long environ, va glisser le long de l'œsophage, passer dans l'estomac, puis dans le duodénum où l'on peut le répérer en observant l'olive de plomb à l'appareil de radioscopie. L'autre extrémité du fil est fixé au niveau de la joue par un sparadrap. Quelques heures plus tard, le médecin retire le fil délicatement et peut observer des parties rouges à côté de fragments incolores ou légèrement colorés par la bile ou le suc gastrique. Il peut ainsi localiser le lieu du saignement très rapidement et prendre les mesures qui s'imposent.

Il est intéressant de voir qu'une vieille méthode complètement oubliée, retrouve sa place, à côté de la radiologie, dans les moyens modernes de diagnostic en gastro-entérologie.

ESCULAPE

ESPOIR
CNT AIT
HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION REGIONALE DE LA C. N. T. F.

Les Livres

"LE VESUVE"

par Emmanuel ROBLES (1)

Emmanuel Robles n'est plus un inconnu. Ses pièces de théâtre et ses romans lui ont déjà assuré une réputation flatteuse. Quelle que soit la valeur incontestable du présent roman, disons d'emblée notre regret de prévoir qu'il n'ajoutera rien à sa gloire.

Sans doute son principal défaut réside-t-il dans le mode de narration. Présenté comme un récit qui porte sur des années passées depuis longtemps déjà, ce roman laisse le lecteur proprement à l'extérieur de l'histoire. Que l'histoire soit digne d'intérêt, ce n'est pas contestable ; qu'elle soit bien narrée, c'est certain. Mais le propre du roman est de faire participer le lecteur à l'action. Ici, nous n'en sommes même pas les spectateurs directs.

Cette histoire, la voici : Serge Longereau, officier français — venu d'Algérie — fait partie du corps expéditionnaire en Italie, du début de 1944.

En congé de convalescence à Naples, il fait la connaissance de Sylvia, une jeune Milanaise dont il est bientôt épris. Sylvia lui résiste longtemps, puis, un soir, devient sa maîtresse. Dès cet instant, elle entre dans son amour avec un absolutisme effrayant.

Elle a rêvé d'empêcher son amant de retourner au front. Au jour où il doit partir, elle commence à le cacher dans un immeuble à demi détruit, avec des vêtements civils. Mais le jeune officier, dont le blessure s'est rouverte au cours d'une rixe avec des « rangers », contre qui il voulait protéger Sylvia, a obtenu une prolongation de quinze jours. Il n'en a rien dit à la jeune fille, mais celle-ci l'apprendra d'un autre officier, Joe Cohen, venu chercher Longereau à la fin de son véritable congé. Sylvia ne pourra pas pardonner cette tromperie. Elle laissera partir Serge presque sans dire un mot. Blessé de nouveau, il revient à Naples et l'épouse, sans qu'elle ait modifié son attitude. C'est comme si ces deux êtres qui s'aiment vraiment ne pouvaient pas accorder leurs manières d'aimer. Et on a le sentiment que leur ménage ne sera jamais heureux, qu'il contient en lui-même les germes de sa destruction.

Sujet intéressant donc, et personnages passionnants. Aux protagonistes s'ajoutent d'autres figures, par exemple, ce Joe Cohen que ronge la révélation du sort réservé aux juifs par les Nazis.

Il est vraiment regrettable que l'auteur ne nous fasse pas participer à cette histoire qui, dès lors, nous impatiente un peu, en certains endroits.

Ne laissons cependant pas croire qu'il s'agit d'une œuvre méprisable. Ce récit mérite quand même d'être lu. Son matériau est assez riche pour surmonter un écueil de forme.

"L'ame en feu"

par Serge MONTIGNY (1)

Michel Renaud a toujours été une manière de révolté. Comme tous ses congénères, il a une trop haute idée de la vie pour l'accepter telle qu'elle se présente. Et ses proches, il les voudrait trop parfaits pour ce qu'ils sont.

Après avoir eu les pires ennuis dans les institutions où il était pensionnaire, il a été repris par sa mère qui venait de quitter son père pour vivre à Toulouse avec l'ancien instituteur du gamin. Nul doute que ce soit troublant pour la jeune conscience. Mauvais élève, Michel erre dans les rues de la ville, il assiste à une rixe entre partisans du front populaire — nous sommes en 1936 — et jeunes fascistisants. Il intervient, malgré son jeune âge, pour sauver l'ouvrier qui est seul aux prises avec les jeunes représentants de l'extrême-droite. Cela lui donne l'idée de fonder un parti de réconciliation générale dans le progrès.

Il est plein de cette idée lorsqu'il va en vacances avec son camarade et qu'il fait la connaissance de la jeune Michèle dont il restera longtemps amoureux à distance.

Devenu jeune homme, il travaille à l'usine où il fait la connaissance de Toti qui deviendra sa fiancée. Il mène de front son amour et ses sentiments révolutionnaires.

Survient la guerre, il s'engage, en dépit des supplications de Toti. A sa première permission, il la retrouvera, enceinte par hasard des œuvres d'un coiffeur marié. Pour lui, perdue à jamais. Et lorsqu'il montera au front, il sera bientôt en grand danger. Il trouvera la mort, en grande partie à cause de son dévouement à un camarade blessé.

On a pu en juger dans ces notes de résumé, trop brèves et trop incomplètes, Michel Renaud est un personnage attachant, l'un de ces êtres qui portent en eux des possibilités immenses. Parti du nihilisme enfantin, il a su donner à sa courte existence une signification profondément humaine. On ne peut s'empêcher de penser qu'un tel personnage était fait pour conduire les foules. Son histoire est ce qu'on peut appeler « un grand sujet ».

Et l'on peut affirmer que Serge Montigny ne s'est nullement laissé étouffer par lui.

Selon une démarche conforme à la tradition, avec une vigueur remarquable, l'auteur fait bien sentir toute l'épaisseur des personnages, et spécialement de son héros.

Le récit s'émaille de vastes tableaux qui caractérisent, sous quelques-uns de ses aspects les plus importants, la société d'avant la dernière guerre. Tout cela dénote une parfaite maîtrise du style et de la narration. Serge Montigny, dont c'est le deuxième roman, devrait devenir l'un des grands auteurs de notre temps.

J. B.

(1) Ed. du Seuil.